LA RÉPUBLIQUE

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

Volume I. No V. H. BEAUGRAND, Rédacteur-Editeur. Le numéro, 10 Cents.

SAINT LOUIS, MO., SAMEDI, 7 OCTOBRE, 1876.

ADMINISTRATION.

"La Republique"

Paraît tous les samedis.

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les frais de port sont à la charge de l'Editeur-propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne faisons jamais exception à cette regle.

Abonnement.

Un an - - - - - - - - - - $4.00
Trois mois - - - - - - - - 1.00

Le numero 10 cents.

Invariablement payable d'avance.

BUREAUX DU JOURNAL
316 N. 6th Street

Annonces.

Une insertion dix lignes ou moins : $1.00

Dix cents la ligne première insertion et cinq cents la ligne pour chaque insertion subséquente. Payable d'avance. Une remise libérale sera faite pour les annonces à long terme.

Toutes Correspondances lettres d'affaires, lettres chargées, communications, etc devront être adressées à

H. Beaugrand,
Rédacteur-Editeur,
"La Republique"
St. Louis., Mo.

ST. LOUIS.

CONSULAT DE FRANCE.—Emile Karst, agent consulaire; bureau, 411 Nord 3e.

LOGE MAÇONNIQUE.—Orient Français No. 167; réunions les 1er et 3e mercredis de chaque mois à 8 h. du soir, 13 N. 3e; Vénérable, J. A. Schultz; secrétaire, Ed. Bobe, 410, Nord 3e.

SOCIETE FRANÇAISE DE BIENFAISANCE.—Réunions du conseil d'administration le 1er mardi de chaque mois 411 N. 3e; président, Gustave Pierrot; 1er vice-président, Jacquemin; 2e vice-président, G. Biston; trésorier, Emile Karst; secrétaire archiviste, J. J. Morard; secrétaire comptable-Ed. Bobe; directeur, Wm. Surbled; commissaires: F. M. Allemand, John Bonnet, M. J. Darcel H. Verdier, L. Boulanger.

SOCIETE FRANÇAISE D'AIDE MUTUELLE.—Réunions, le dimanche 15 ou le dimanche après le 15 de chaque mois à 2 heures de l'après-midi, rue Market 1014; président, Jules Belin; 1er vice président, Louis Gabard; 2e vice-président, Antoine Ratti; secrétaire-archiviste, Jos. A. Droz; secrétaire-correspondant, Ami E. Addor; trésorier, A. Cabrillac; secrétaire des finances, Ed. Bobe. Cette société fait partie de l'Union Générale des Sociétés Françaises de Secours Mutuels aux Etats-Unis d'Amérique.

LE BUREAU CENTRAL de l'Union Générale pour les années 1876 et 1877 est à St. Louis; président, J. Williomé; secrétaire, P. Luckner, care of M. V. T. Co.; secrétaire-adjoint, Louis Fortel.—Assurance mutuelle sur la vie de toutes les sociétés faisant partie de l'Union sous le controle du Bureau Central.

SOCIETE ALSACIENNE ET LORRAINE.—Réunions le 15 de chaque mois chez M. Besançon, 927 Christy Avenue; président, F. Jacquemin; vice-présidents Jules Belin et M. J. Darcel; secrétaire, Philippe Luckner; assistant-secrétaire, Joseph Fleig; trésorier, J. P. Besançon; vice-trésorier, Louis Vetter.

CERCLE PHILARMONIQUE FRANÇAIS.—Réunions le 3e vendredi de chaque mois, chez M. C. Claude, 201 S. Main; président, J. A. Schultz; trésorier, F. M. Allemand, secrétaire, Raoul Dubois; régisseur, Emile Boulanger.

Revue Scientifique.

LES PLANTES CARNIVORES.

Les botanistes sont fort occupés en ce moment de plantes singulières, connues depuis longtemps, mais dont les mœurs, mieux étudiées dans ces dernières années, ont donné lieu à l'hypothèse d'une sorte de digestion chez certains végétaux On les désigne sous le nom de plantes carnivores. Le mot est peut-être mal choisi. Il est certain, tout au moins, qu'elles sont meurtrières, qu'elles tuent, qu'elles assassinent, au sens propre du mot, leur proie, d'abord prise dans des gluaux véritables, dans des trappes, dans des machines de torture qui lais ent loin derrière elles les plus belles imaginations prêtées aux inquisiteurs du vieux temps. La victime succombe et.... là commence le doute: Les uns disent que la plante s'en nourrit, absorbe sa chair et son sang. D'autres soutiennent que la plante, à la vérité, profite des meurtres qu'elle commet, mais indirectement, par cela seul que les cadavres tombant à terre, font une grasse fumure absorbée ensuite par les racines.

Ces plantes singulières sont de tous les pays La plus singulière de toutes, peut-être, pousse dans nos marais. Chacun peut l'observer à l'aise. Le Rossolis en latin *Dosera Rotundefolia*, est une petite plante d'aspect assez modeste.

Rien au premier abord ne révèle ses instincts féroces. Le petiole de ses feuilles est long, le limbe épais, charnu, rougeâtre, couvert de poils, au bout de chacun desquels coule une gouttelette d'une humeur transparente. De là est venu le nom de Rossolis, qui veut dire rosée du soleil, parceque ces gouttelettes ne di paraissent pas avec la chaleur du jour; elles n'ont d'ailleurs du commun avec la rosée véritable que leur aspect perlé. Elles sont faites d'un liquide visqueux, glu véritable pour les moucherons qui basardent une patte ou une aile sur ces poils terribles.

On avait autrefois supposé, en trouvant des cadavres sur les feuilles du Rossolis, qu'ils étaient ceux d'insectes empêtrés dans ses gluaux mycroscopique ; mais, avec plus d'attention, voici ce qu'on découvrit :

Ces gouttelettes, cette glu, ne sont qu'un appât cachant un piège d'un jeu lent à la vérité, mais sûr. Au repos, tous les poils sont dressés, portant à leur extrémité l'appétissante liqueur.

L'imprudent moucheron, attiré par elle, s'englue tout d'abord ; mais il pourrait peut-être se dégager, si tous les poils voisins aussitôt ne se recourbaient sur lui, se fixant à lui par leurs gouttelettes gluantes, l'étreignant comme dans le bras d'une pieuvre. Le limbe de la feuille se recourbe lui-même comme pour aider à cet enveloppement de la proie saisie. Quand le meurtre est accompli, la feuille s'ouvre de nouveau, ses poils se redressent pour de nouvelles victimes. M. Darwin, qui s'est beaucoup occupé, dans ces derniers temps, des plantes carnassières, et a même publié sur elles un volume récemment paru, compta un jour jusqu'à treize cadavres sur une seule feuille de cette plante terrible aux moucherons.

Ces mouvements de convergence des poils du Rossolis n'ont rien en eux-mêmes de surprenant, ou du moins de plus surprenant que ceux de la sensitive. Nous sommes aujourd'hui bien familiarisés avec ces faits de motricité que présentent un grand nombre de végétaux. Ces mouvements sont toujours adaptés à un but déterminé ; ceux du Rossolis nous paraissent plus curieux uniquement parce que nous ne les connaissions pas hier. Rien en somme n'est étrange, singulier, curieux dans la nature ; la fonction des poils assassins du Rossolis est aussi incompréhensible pour nous et doit nous laisser aussi impassibles que le phénomène le plus commun de la vie végétale.

On a seulement constaté que ces poils étaient d'une sensibilité extrême. M. Darwin a bien étudié ce point ; il a pris des brins de cheveux de femme très fins, tout petits, dont le poids, calculé d'aprés le diamètre et la longueur du cheveu, ne devait pas dépasser 8 millièmes de milligramme. Un de ces brins, placé sur la gouttelette gluante, s'y enfonce peu à peu, dès qu'il touche les cellules terminales du poil lui-même. Aussitôt, les poils s'infléchissent comme pour saisir cette proie presqu'impalpable. Au contraire, les gouttes de pluie, le vent, sont sans action sur le mouvement des poils, qui savent distinguer ces chocs naturels du contact des pattes d'un insecte ou de tout autre objet qui le leur rappelle et les trompe.

La *Dionée* est une plante plus violente que le Rossolis. Son piége est moins habilement construit, plus grossier, plus semblable à ceux que nous faisons pour prendre de gros animaux. La dionée, au reste, s'attaque à mieux que des moucherons. De petits coléoptères à peau coriace peuvent être pris, tués par elle. A l'extrémité de ses feuilles sont deux valves ouvertes, légèrement inclinées l'une vers l'autre, bordées de poils, ou plutôt de soies roides.

Au fond des valves, entre elles, trois filaments se dressent, longs, extrêmement minces, à peine visibles. Mais, touchez l'un d'eux, et aussitôt les deux valves se ferment subitement, les dents qui les bordent s'engrènent comme les doigts des deux mains en prière. Si c'est un insecte qui a touché les filaments, il est pris sans rémission. Tant qu'il remuera, les deux valves resteront fermées ; mieux que cela, elles se rapprochent de plus en plus et finissent par écraser leur victime.

L'instinct de la Dionée peut être trompé comme celui du Rossalis, comme tous les instincts au monde. On peut donc tromper la dionée en laissant tomber au contact des filaments sensibles un fragment de liége ou une boulette de papier. Le piège se ferme, mais il s'ouvre de nouveau, moins de 24 heures après. Si la proie saisie est au contraire une proie vivante, ou du moins animale, l'occlusion se prolonge neuf jours pour une mouche, par exemple, autant pour du blanc d'œuf cuit, un peu moins pour de la viande.

Aussitôt que la feuille s'est fermée sur sa proie, elle secrète, au contact de celle-ci, un liquide qui rappelle celui de l'extrémité des poils du Rossolis. Il imbibe la proie et aide à sa décomposition.

On trouve un liquide pareil, mais beaucoup plus abondant, sur une autre plante assez comparable aux précédentes, le Népenthès, qui pousse dans l'Inde, les Seychelles, l'Australie. Là, la feuille est terminée par un appareil plus compliqué. Elle porte, sur un pédicule contourné en spirale, une sorte de cornet ou d'urne avec un couvercle attaché par une charnière. Il est ordinairement levé. L'urne se tient droite, l'orifice en haut, et contient plusieurs centimètres cubes de liquide. Ce n'est pas de l'eau, simplement déposée par la rosée, c'est un produit de sécrétion de la plante, qui refait cette eau si on vient à l'enlever. Elle est légèrement acide, et elle attaque manifestement les bêtes qui tombent dans ce vase aux bords engageants, car ils sont doucement recourbés en dehors, et de plus humectés d'un liquide sucré, qui sert d'appât. L'insecte s'aventure sur la pente et tombe dans ce piége liquide, qui a quelqu'analogie avec certains piéges perpétuels à rats qu'on fait dans les fermes, d'une planche inclinée sur le bord d'un tonneau.

Autrefois, la poésie des voyageurs s'était exercée sur cette plante bénie des pays chauds, qui distille dans les urnes de ses feuilles une eau pure, propre à étancher la soif sous un ciel brûlant. Aujourd'hui, les esprits enclins à ce genre de considération doivent changer d'antienne ; la plante qu'on jugeait providentielle pour l'homme, est tout simplement meurtrière aux insectes. La vérité vraie, c'est qu'en somme elle n'est pas plus qu'une autre créature, ni bienfaisante, ni malfaisante ; elle vit, comme chaque animal et comme l'homme lui-même, pour soi, et aux dépens des autres, rien de plus.

Pour les mères.

A quelle heure faut-il coucher les enfants? Gravissime question soulevée dans le *Journal des jeunes Mères*, de M. Henry Bellaire.

Le sommeil des enfants, telle est la question mise à l'ordre du jour par le docteur Fonteret. A quelle heure doit-on coucher un baby! A cela le savant praticien répond aux mamans :

Si l'enfant est faible, s'il n'a pas tout le développement physique que comporte son âge, s'il affecte par ses vives allures une prédominence marquée du tempérament nerveux, on fera sagement de ne pas restreindre son sommeil à la nuit avant l'âge de deux ou trois ans.

Quelquefois, même passé cet âge, des signes d'excitation cérébrale, particuliers aux enfants, doués d'une intelligence précoce, autoriseront et nécessiteront un supplément de repos, exceptionnellement pris pendant le jour.

Mais, si l'enfant est fort, vigoureusement constitué, vous n'attendrez pas qu'il ait dépassé l'âge de deux ans pour le sevrer tout à fait du sommeil du jour.

Dans tous les cas, enfin, vous n'oublierez jamais que la privation complète de sommeil du jour interdit absolument toute infraction à l'obligation rigoureuse de coucher les enfants de bonne heure. Et s'il fallait formuler ce conseil en termes plus précis, je dirais que, jusqu'à quatre ou cinq ans, ils doivent être couchés à sept heures, et à huit heures jusqu'à six ou sept ans.

***

L'habitude de coucher et de traîner dans de petites voitures les bébés que les mères et les nourrices portaient autrefois sur leurs bras, s'étend chaque jour et gagne toutes les classes de la société. Voici, sur cet usage, l'appréciation d'un médecin :

"L'usage de ces voitures est absurde. L'enfant doit être porté sur les bras. Sans doute, c'est fatiguant pour la femme ; mais c'est la loi de la nature. C'est la fonction naturelle de la femme de porter l'enfant, comme c'est la fonction de l'arbre de porter des fruits.

"En outre, cette habitude de tenir continuellement les enfants couchés est contraire à leur développement. Sort-on? on couche l'enfant dans sa petite voiture. Rentre-on? on se hâte de le déposer dans son berceau. Comment voulez-vous que les muscles qui redressent et maintiennent droits la tête, le cou, la colonne vertébrale, se développent?

"Et puis, que peut un enfant couché, sinon dormir! Il dort dans sa voiture, comme dans son berceau ; le balancement de la voiture le porte au sommeil. Il ne voit donc rien, n'entend rien, et ne profite pas de ces premières impressions qu'un enfant, bien éveillé sur les bras de sa mère, perçoit de tous côtés."

Nos Compatriotes à l'Exposition.

Nous empruntons au *Courrier des Etats-Unis* la liste des exposants américains d'origine française qui ont reçu des récompenses à l'Exposition de Philadelphie :

MM. D. Durand, de New York, miroirs gravés et ornementés dans le style vénitien ;

J. B. Dobleman, de Greenpoint, Brooklyn, verres et cristaux de table ;

Henri Maillard, de New York, chocolaterie et confiserie.

Duvivier & Cie, pickles assortis ;

Xavier Wertz, de New York, ameublements et décorations ;

Pottier et Stymus, de New York, meubles et décorations intérieures ;

Lucien Dubernet, de New York, encadrements en velours et métaux ;

Amidon et fils, de New York, chapellerie ;

Lalance & Grosjean, de New York, ustensiles de ménage, fontaines et générateurs à soda water.

Knoedler & Cie, de New York, gravures, eaux fortes, etc. ;

Napoléon Saroni, de New York, photographie ;

Louis Bonnet, de New York, camées ;

A. L. Fauchère, de New York, cheminées de marbre.

Edmond Bourgeois, Nouvelle-Orléans, tabac de périque.

S. Fourrier, Nouvelle-Orléans, horlogerie.

Ad. Thierry, Philadelphie, miroirs, chaises, etc., etc.

F. Laurent, Philadelphie, confiserie.

Loiseau, Philadelphie, briquettes de charbon

S. P. Sallandrouse, Cincinnati, étamage de grandes glaces.

L. Hanchet, Belmont, Nevada, minerais d'argent.

E. V. de Boissière, Kansas, cocons de verres à soie.

Le Tabac en France.

Malgré l'augmentation des taxes, la consommation de cette denrée de luxe, qui, pour beaucoup, est devenue aussi nécessaire qu'un aliment, n'a cessé de s'accroitre et de s'étendre ; en présence des merveilleux résultats fournis au budget des recettes par cette seule branche de revenus, on oublie qu'on a affaire à un des monopoles contre lesquels on a tant protesté au nom de la liberté économique, et l'on ne voit plus que le bénéfice qu'il procure.

Ce bénéfice est considérable. En 1875, des tabacs ont rapporté 312 millions de francs ; c'est presqu'autant que les boissons, évaluées pour 1877, à 377 millions.

Le personnel des tabacs coûte 1.999.750 fr., et comprend pour toute la France 542 personnes, tant de directeurs, qu'ingénieurs, aide-ingénieurs, contrôleurs, gardes-magasins, commis de toutes classes, inspecteurs, entrepreneurs, vérificateurs, etc.

Le chapitre du matériel est bien plus important ; il absorbe 18 millions pour les magasins de feuilles et les manufactures. Ce sont les salaires qui emportent la plus grosse part, puisqu'ils comptent pour 13 millions.

En 1830, les tabacs n'occupaient que 3,300 ouvriers ; aujourd'hui leur nombre est de 20,000, malgré l'emploi de procédés mécaniques extrêmement ingénieux qui ont réduit dans des proportions considérables la main-d'œvre et les frais de fabrication. En 1835, on dépensait par 100 kil. de tabac fabriqué, 3 fr, 52, et l'an dernier ce chiffre est descendu à 2,19.

La consommation du tabac est en progression constante. Ainsi, en 1872, les manufactures avaient expédié 27 millions de kilog. de tabac sous toutes les formes, tabac à priser, roles, carottes, cigares, cigarettes, cigares de la Havane, et de Manille, en 1874, 29 millions et demi, et, en 1875, il est presque arrivé à trente millions.

Et la progression continue toujours. Enfin la qualité de nos tabacs est fort appréciée à l'étranger, et l'exportation de cette matière atteint un chiffre déjà considérable.

Population Mahométane de l'Inde Anglaise.

La *Pall Mall Gazette* donne à ce sujet des chiffres intéressants :

D'après le grand recensement général fait en 1871-72, le nombre des Mahométants des territoires anglais s'élevait à 40,882,538. Par conséquent, si l'on ajoute à ce titre le nombre des Mahométants résidant dans les Etats indépendants, on arrive à 50,000,000, sur lesquels s'exerce plus ou moins le contrôle de l'Angleterre. Le Bengale seul en possède plus de 20 millions. Dans certains districts, ils forment 80 p. 100 de la population.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il n'y a que 896,658 chrétiens dans tout l'empire indien.

L'Etendard du Prophète.

Les bannières dont les Turcs font usage depuis un temps immémorial sont de différentes couleurs, mais le grand étendard de Mahomet ou Etendard du Prophète (Sandshâk Scheriff), n'est pas vert, il est *Noir*, et il doit l'être, puisqu'il a été institué en imitation de forme, et en contradiction de couleur avec la grande bannière blanche des Koraishites.

D'ailleurs, pour plus grande preuve, il suffit de citer le nom que lui donna Mahomet lui-même, il l'appelait Okab c'est-à-dire : Aigle noir.

Le premier étendard du Prophète fut l'étoffe du turban de Boréide, qu'il avait capturé, mais depuis il adopta pour signe distinctif le rideau noir qui pendait à l'entrée de la chambre d'Agesha, une de ses femmes. C'est cet étendard sacré que les mahométans conservent comme l'une de leurs plus précieuses reliques. Il est enfermé en temps de paix dans 42 fourreaux de satin et déposé dans une boite magnifique placée au fond d'une chapelle située dans l'intérieur du Sérail. On ne le déploie jamais, si ce n'est dans les grandes calamités. Lorsque cette cérémonie a lieu, des crieurs publics l'annoncent trois jours à l'avance, pour que les infidèles (giaours) aient à s'éloigner, car s'ils avaient l'audace de le souiller de leurs regards profanes, ils seraient immédiatement mis à mort.

Il est presque permis de douter qu'après tant de siècles et toutes les vicissitudes qu'a éprouvées l'empire ottoman, un seul fragment du précieux rideau ait pu survivre aux scènes de tumulte qui ont constamment présidé à l'avènement au trône de chaque nouvel empereur.

La Santé des Femmes.

Depuis une dizaine d'années, une dépression alarmante s'est manifestée dans la santé des femmes en Amérique. Les philanthropes, les médecins, les savants et tous les penseurs en sont venus à devoir reconnaître ce fait alarmant. La raison, en grande partie, de ce triste état de choses, est l'esclavage volontaire auquel se soumettent "nos femmes" pour suivre les caprices de la Mode, même quand ceux-ci sont en contradiction avec les lois de l'hygiène. Mais il est aussi une autre cause parfaitement établie, et c'est que la majorité de nos épouses travaillent trop.

—Au nombre des inventions modernes, destinées à faciliter, à économiser le labeur, il n'en est pas qui ait fait autant de victimes que la machine à coudre. Le bruit incessant pendant leur opération, la tension nerveuse nécessaire à les tenir en motion et à surveiller l'ouvrage, joint à la fatigue résultant du mouvement simultané des deux pieds, tout cela combiné requiert plus de force que n'en possèdent généralement les femmes, surtout les mères.

—Parmi toutes les machines à coudre inventées jusqu'à ce jour, il n'en est qu'une, la NEW AUTOMATIC, qui réponde exactement aux besoins des familles.

Cette machine n'a pas les défauts qui distinguent toutes les autres ; elle est "absolument silencieuse," son mécanisme est des plus simples, et elle peut être conduite par tous les membres d'une famille sans crainte d'être dérangée.

—Chaque machine porte la marque de fabrique, afin de prévenir les contrefaçons. Pour plus amples informations au sujet de la "New Automatic," s'adresser au siége de la Cie, "Willcox & Gibbs," Lindell Hotel Building, 609, Nord Sixième rue, St. Louis, Mo.

☞ Voir l'annonce à la 4me page.

Les Réservistes Israélites d'Algerie.

A propos des réservistes, les journaux algériens annoncent que le départ des jeunes gens israélites naturalisés français, qui sont appelés pour la première fois à payer à leur nouvelle patrie la dette sacrée du service militaire, s'est accompli d'une manière très satisfaisante :

"Depuis dimanche, les jeunes Israélites de la classe 1875, qui partent ce soir pour la France, étaient réunis à la Casbah. Ils y étaient entrés à 2 heures, drapeaux en tête, chacun d'eux ayant à la boutonnière une rosette aux couleurs nationales.

Ce matin, à cinq heures et demie, ils sortaient de la Casbah, en bon ordre, suivis de leurs amis, précédés d'un immense drapeau, portant cette inscription : *Classe 1875.—La jeunesse Israélite de Constantine à la France bienfaitrice et Régénératrice.*

Voilà qui est bien. Ces jeunes gens ont voulu exprimer leur reconnaisance envers la patrie qui les a faits citoyens, qui leur ordonne de porter les armes après les avoir admis dans notre société civile. Il leur reste à rendre plus complète leur union avec la France : ils font partie de la jeunesse française, ce n'est plus comme jeunesse israélite qu'ils ont à parler.

Appartenant au culte israélite, ils le pratiqueront librement en France ; mais leur situation actuelle est supérieure à toute idée de race on de religion. Désormais ils sont Français, et ils ne pouvaient envier rien de mieux. Servir un pays aussi beau dans le malheur que dans la gloire, c'est le plus grand honneur que puissent ambitionner des hommes pleins de jeunesse.

Il y avait beaucoup de monde à la gare. Conduits tout d'abord sur le quai de la voie ferrée, les conscrits, placés sur deux rangs, ont répondu à l'appel de leurs noms ; puis ils ont pris place dans les wagons.

Quelques instants après est venu le public, l'ensemble des voyageurs, c'est-à-dire beaucoup d'israélites, qui accompagnent leurs frères ou leurs enfants jusqu'à Philippeville.

Tout ce monde emportait des vivres, des bouteilles cachetées. Un repas d'adieu a dû être donné au Col-des-Oliviers.

Il est 6 heures 45, la cloche du départ sonne, la locomotive siffle, le train commence à rouler. Vive la République! crient ces jeunes soldats en nous faisant à tous des gestes d'adieu. Puis, quand le train passe sous la voûte, alors que de pauvres mères versent des larmes en voyant s'éloigner leurs fils, ou que d'autres, au contraire, font entendre ce *glou glou* joyeux que rend le mot arabe *zaylouta* ; les jeunes soldats chantent la *Marseillaise*

Nous rentrons en ville, nous sommes sur le pont, chargé de monde, d'Arabes, qu'étonne un pareil spectacle, et nous entendons encore dans le lointain: *Allons, enfants de la patrie...*

Eh bien, oui, le voilà ce départ qui, disait-on, devait donner lieu à tant de scènes ridicules ; rien de plus simple, au contraire ; les familles émues des jeunes gens à la tenue fort convenable, pénétrés du sentiment du devoir qu'ils vont accomplir et rien de plus.

Ivrognerie et Pauperisme.

L'Angleterre est le pays qui a inventé les sociétés de tempérance. Mais vraiment on est porté à douter de l'efficacité de ces institutions philantropiques, lorsqu'on voit combien augmente chaque année le produit de l'impôt sur les boissons.

Pendant l'exercice de 1875-1876, cet impôt figure dans les revenus de la Grande-Bretagne pour une somme de 33,012,192 livres sterling soit en francs plus de 832 millions sur lesquels 537 millions proviennent des spiritueux seuls.

Comme corollaire à cette statistique effrayante, on peut ajouter que le recencement du mois d'avril a fixé à 672,987 le nombre de pauvres assistés dans le Royaume-Uni.

Rien n'est plus instructif que ce rapprochement : ivrognerie et paupérisme marchent presque toujours de pair.

Feuilleton de "La Republique"

UN MORT VIVANT.

I

Paris est incontestablement la ville du monde où il se passe le plus d'aventures étranges. Point de jour où il ne s'y produise un drame. Nos auteurs modernes, pourtant si habiles dans l'art d'emmêler les scènes, ne parviendraient jamais à imaginer dans le cours d'une année ce qui se meut en un jour d'épisodes terribles ou comiques sur cette grande scène toujours nouvelle. De temps en temps, il est vrai, les feuilles judiciaires révèlent au public quelques unes de ces trames, mais presque toujours les fils secrets échappent même à ces narrateurs vigilants. Paris est tout à la fois plein de lumière et de ténèbres.

Il y a quelque temps, on se le rappelle, il n'était question que de la fuite des comptables d'une grande administration industrielle. Chose étrange pour une époque prosaïque, ces comptables réussirent à peu près à s'entourer du merveilleux, et cela pour deux raisons : d'abord, parce qu'ils emportaient avec eux, à travers l'Océan, une somme énorme qu'on évaluait pas à moins de plusieurs milions : en second lieu, parce que leur disparition de Paris en Angleterre, et l'Angleterre aux Etats-Unis d'Amérique avait l'air d'une page de roman. Nous avons tous entendu dire à ce sujet, ça et là, dans le monde, que ce vol avait été très savamment combiné. Ce n'était pas tout à fait un éloge, la morale la plus simple s'y fût opposée ; mais enfin beaucoup de gens ne se gênaient guère pour vanter la mise en scène de cet odieux abus de confiance.

—Voilà de fins voleurs, disait devant nous, à cette époque, un coulissier.

Un ancien magistrat, un octogènaire, prit alors la parole.

—Que vos aigrefins, dit-il, soient des voleurs heureux,—pour un temps,—cela se peut ; mais pour habiles, je le nie. Dans tous leurs actes, je ne trouve au bout du compte qu'un larcin grossier. En fait de hardiesse et d'invention, j'ai vu beaucaup mieux que cela sous l'ancien régime.

Dans le cercle où cette conversation avait lieu, on prenait, non sans raison, ces paroles pour un préambule.

—Vous avez vu beaucoup mieux que cela, autrefois? Eh bien! contez nous ce que vous avez vu, s'écria-t-on de toutes parts, comme s'il se fût agi d'une ballade d'opéra-comique.

—Mes chers enfants, c'est toute une histoire.

—Nous l'espérons bien ainsi.

On servit le thé, les gâteaux, un flacon de vieux rhum de la Jamaïque, et le vieillard se mit à causer sans faire trop de pauses.

—Cela se passait, mes enfants sous le règne de Louis XVI, quelques années seulement avant la révolution. Au mépris des œuvres de Jean-Jacques Rousseau, en dépit de l'austère Turgot, malgré Benjamin Franklin, le temps était au luxe effréné, absolument comme cela se voit aujourd'hui. Il n'y avait plus debout d'autre dieu que l'argent, dieu qui ne comptait pas un athée, celui-là. Les femmes, dit-on, donnent toujours le signal des époques folles. Celles d'alors s'étudiaient à être belles jusqu'à pousser à la démence. On ne saura jamais ce qu'il en coûtait pour leur faire faire bonne figure. La noblesse s'y était ruinée depuis longtemps ; la finance et le et le haut commerce, très enclins aux singeries aristocratiques, s'acheminaient au même résultat le plus rapidement qu'il se pouvait.

A cette époque là, il existait dans le faubourg Saint-Honoré un banquier raisonnablement riche du nom de Jacques Gorgeon. Il passait pour un homme très intelligent, et était de beaucoup, sous ce rapport, au-dessus de sa réputation. D'expéditionnaire insignifiant, placé à l'hôtel des Fermes, Il avait su progresser peu à peu jusqu'à devenir premier commis. On lui avait dès lors confié des fonds pour les faire valoir, c'est l'usage ; il avait quintuplé la valeur à son profiit, c'est encore l'usage. C'était ainsi qu'il était arrivé à faire la banque.

Il faut vous dire que ce Gorgeon avait bien trop d'esprit pour aimer l'argent d'une manière exclusive. Ce qu'il voulait avant tout, c'était jouir, faire l'éclat ; c'était l'épicurien à la mode. Pour y arriver le plus agréablement possible, il s'était marié expressément pour son goût, et conséquemment contre son intérêt. Dans le monde troublé des traitants qu'il fréquentait, il avait rencontré une jolie orpheline, la pupille d'un Turcaret. *L'Almanach des Muses* du temps contient un ou deux bouquets de vers à l'adresse de Mlle Diane S... C'était cette Diane-là que notre Gorgeon venait deprendre pour femme.

Si l'on parlait beaucoup de l'amour de Gorgeon pour sa femme, on s'occupait bien aussi un peu de ses dépenses. Le banquier jouait au grand seigneur ; il obéissait au caprice du temps, qui consistait à avoir sa maison montée. Une voiture découverte, magnifiquement attelée, menait chaque jour Mme Gorgeon prendre l'air et le soleil sur le Cours-la Reine. A la vue de cet équipage, les élégants lorgnaient d'une manière impertinente.— "Quelle est donc cette duchesse qui passe?"— La femme d'un petit traitant, ancien commis de l'hôtel des Fermes.

Le jour où il s'était mis en ménage, Gorgeon avait tout compte fait, quatre cent mille livres en caisse, à lui appartenant : C'était un joli denier, il y a soixanté-dix ans, mais ce n'était pas le Pérou : On pouvait en voir la fin ; les pièces d'or sont rondes, elles roulent vite. A mener belle vie, le banquier ne fut pas dix-huit mois à constater qu'il était déjà opéré.

Comme la lune de miel était passée, il songeait à redevenir un peu sérieux. Un matin donc qu'il jetait un coup d'œil sur sa situation, il y découvrit un déficit énorme. Presque tout son actif avait disparu.

—Diane va trop bon train, pensait-il, mais qu'y faire? elle est si jolie!

Il ne lui restait bientôt plus que son crédit.

Fallait-il donc s'arrêter pour cela?

—Le pli est pris, se disait Gorgeon. Au bout du compte, j'en serai quitte pour crier, comme Louis XV: "Après moi le déluge."

On se remit donc à vivre grandement.

Il n'y a pas de folie qui n'ait sa fin, vous le savez. Il fallait bien en revenir, un jour ou l'autre, à interroger la caisse. Mon Dieu! ce n'était qu'un abîme! Il s'y trouvait bien encore quelques valeurs, des billets, de l'or, des contrats de rente. Dans le premier moment, Gorgeon n'osait y toucher. C'était le bien d'autrui.

Néanmoins, sous prétexte de passe-temps, il se mit à compter ces sommes et trouva un total de 200,000 livres.

—On ne tardera pas à me savoir ruiné, disait-il. Par conséquent, on va me reclamer en bloc les dépôts qu'on a faits chez moi. Que devenir ensuite? J'ai des dettes ; comment les payer? Il y aurait sans doute un moyen, le meilleur, celui des honnêtes gens : le travail. Bon! remettez-vous au travail, c'est l'enfer, quand vous venez de passer deux ans dans une oisiveté dorée, dans le paradis! Il faudrait, d'ailleurs, se condamner à de dures privations, congédier les domestiques, quitter cet hôtel, réformer la table, proscrire la toilette, vendre la voiture, supprimer les fêtes. Pour Diane, ce serait la mort. Je ne dois pas songer à ce moyen là.

II

En pareille occurence, mes confrères ont bientôt fait : ils donnent un grand dîner, auquel ils invitent leurs créanciers principaux, afin d'éviter toute surveillance. Au dessert, entre la poire et le fromage, ils disent négligemment : "Je vais me mettre en voyage demain," Le lendemain, en effet, ils emportent une grosse somme ; ils se sauvent à l'étranger, et tout est dit, ou à peu prés. Mais la belle avance que de faire comme tout le monde, et d'être incessamment au delà d'une frontière, sous le coup d'une menace d'extradition.

Il y en a qui bravent tout et qui disent tout : "Eh bien, oui, je fais banqueroute et je reste." Ici le remède est pire que le mal. D'abord on court risque d'être envoyé aux galères ; ensuite, une fois qu'on n'est plus inquiété, on est astreint à porter toujours le terrible bonnet vert, sinon sur sa tête, du moins dans sa poche, pour le coiffer à toute requisition d'un créancier qui vous rencontrerait dans la rue. Je sais bien un autre moyen d'être tout hors d'affaire : ce serait de mettre de côté la part de Diane et de me tuer. Mais je ne me sens aucune propension pour cet expédient, j'en aimerais mieux un autre.

Quarante-huit heures après ce monologue.— Le temps presse, se dit Gorgeon ; le déficit va être inévitablement découvert, sous cinq jours, à l'heure de la prochaine échéance.

Il roulait encore dans sa pensée cette alternative :— Se sauver ou se tuer.

Cependant, après de longues réflexions, il s'arrêtait à un projet qui réunissait les deux manières d'agir. Cela consistait à disparaître, à mourir, mais en apparence seulement.

A quelques jours de là donc, Gorgeon engageait un fossoyeur d'un des cimetières de Paris à lui apporter secrétement un cadavre.

—Que ce soit un homme enterré du matin même, de ma taille, et me ressemblant, si cela se peut ; vous aurez un bon pourboire.

On avait stipulé mille écus.

Pour que cette affaire délicate s'accomplît sans embarras, le banquier s'était arrangé de manière à être seul chez lui, le soir où livraison devait être faite. Pas d'yeux ni d'oreilles à la maison

"LA REPUBLIQUE."

Samedi, 7 Octobre, 1876.

Nos lecteurs voudront bien prendre note que les bureaux et ateliers de LA REPUBLIQUE *ont été transportés au No. 520, Pine street, près la 6me rue, nord.*

Courrier.

Les nouvelles de France sont à peu près nulles. Le ministère actuel a pris le parti du silence le plus obstiné à propos des troubles d'Orient, et pendant que des nouvelles de Constantinople, de Berlin, de Vienne, de St. Pétersbourg et de Londres nous arrivent dans un pêle mêle indéchiffrable, les dépêches de Paris brillent par leur absence parmi tout ce bagage diplomatique. Décidément, c'est à n'en pas croire le service de la presse associée et les prédictions de MM. les monarchistes, qui crient toujours si haut à l'incapacité du gouvernement républicain. Il est en effet très probable que si la France avait eu un "roy" ou même un tout petit empereur, il lui faudrait, soit par intérêt dynastique ou dans l'espoir d'un mariage politique, prendre part à la lutte qu'ont organisée MM. les potentats sur le corps expirant de "l'homme malade. Mais heureusement qu'il n'en est rien, et que la France de 1876, tout en conservant sa dignité de grande nation et en sauvegardant ses intérêts, peut se moquer tout bas des grands embarras de ses "tout puissants" voisins.

Les élections de députés qui ont eu lieu dimanche dernier pour remplir des sièges vacants ont donné les résultats suivants:

M. Chauveau, républicain, député de Senlis, département de l'Oise;

M. Petitbier, républicain, député de Toul, département de Meurthe-et-Moselle;

M. Ferrari, républicain, député d'Embrun, département des Hautes-Alpes;

M. Bertrand Milcent, républicain, député de Cambrai, département du Nord;

MM. Peyrusse et Tron, bonapartistes, dont l'élection a été annulée par la Chambre des députés, ont été réélus à Auch, département du Gers, et à Saint-Gaudens, département de la Haute-Garonne.

∴

Nous avouons en toute sincérité qu'il nous est tout-à-fait impossible de tirer des renseignements compréhensibles des dépêches contradictoires qui nous arrivent chaque jour sur la question turco-serbe. Le gouvernement Ottoman paraît effrayé d'une révolution intérieure, s'il fait droit aux réclamations des puissances médiatrices, et le général Tchernaïef, commandant en chef des armées Serbes ne paraît vouloir s'en remettre qu'à son propre jugement pour ce qui concerne la suspension des hostilités. Le Czar écrit à l'empereur d'Autriche; l'Angleterre marronne contre l'ambition russe; la France ne dit mot et.... la guerre continue toujours en dépit de la médiation intéressée des pouvoirs aux abois.

∴

Une dépêche de Rome annonce que le Pape et le cardinal Antonelli sont dangereusement malades. En dépit de son grand âge et de sa santé délicate, Pie IX avait pu, jusqu'à présent, faire une promenade quotidienne dans les jardins du Vatican, mais ses médecins se sont vu forcés de lui interdire même cet exercice salutaire. Sa maladie soudaine a causé une profonde sensation en Italie. Le cardinal Antonelli qui, lui aussi, est depuis longtemps gravement malade, ne paraît pas devoir survivre longtemps, et on croit généralement qu'il ne recouvrera jamais la santé. Sa mort, nous dit la dépêche, serait une grande perte de toutes les façons. Le cardinal est le plus riche de tous les prélats catholiques, s'il n'est pas l'homme le plus riche de toute l'Italie.

∴

Cette pauvre Espagne est peut-être sur le point d'avoir à subir les horreurs d'une guerre civile. Une dépêche de Pampelune à l'agence Reuter dit qu'un appel aux armes a été lancé pour la défense des *Fueros*. Cet appel est signé par les membres des comités basques et navarrais, et circule dans les deux provinces. D'un autre côté, on mande de Madrid que les illuminations et les décorations préparées pour la réception de la reine Isabelle ont été contremandées par crainte de troubles.

∴

Les nouvelles d'Angleterre se rapportent entièrement à la question d'Orient. M. Robert Lowe a publié dans le *Times* une lettre par laquelle il insiste fermement sur la nécessité de convoquer le parlement pour décider si la politique actuelle doit être continuée.

Nous avons reçu, cette semaine, le premier numéro d'un journal espagnol, *El Commercio del Valle*, publié à St. Louis dans l'intérêt du commerce et de l'industrie du Missouri. Ce nouveau journal sera distribué gratuitement parmi les négociants des pays de langue espagnole des deux Amériques. Nous sommes heureux de souhaiter succès et prospérité au nouveau confrère.

Lettre Parisienne.

(*Correspondance particulière de "La République."*)

Paris, 22 septembre 1876.

La théorie de Vico semble triompher. L'histoire se répète. Nous voici revenus au temps des gnerres religieuses.

Qu'est-ce autre chose qu'une guerre religieuse, que cette série de massacres qui ensanglantent la presqu'île des Balkans? C'est la lutte de la Croix contre le Croissant. On retrouve la même ardeur sauvage, la même implacabilité chez le vainqueur, le même feu sombre, farouche, chez le vaincu. Vaincre n'est pas l'unique but. Il faut tuer, exterminer; il faut apporter dans le meurtre et dans l'égorgement les raffinements du viol, de la torture!

C'est là ce qui se passe en Orient. Et qui sait? Si l'on n'y prend garde, c'est là ce qui pourrait se passer prochainement en France. Nous sommes en train de couver une guerre de religion. Nous sommes en train de recommencer le 16e siècle.

Je ne demande qu'à n'être pas prophète, mais je plains bien sincèrement celui qui assiste sans frémir d'épouvante à ce qui se passe aujourd'hui en France.

Deux partis sont en présence: l'un issu de la Révolution française, et qui veut le progrès, c'est-à-dire, l'application des principes formulés en 1789. L'autre, qui cherche la restauration, la résurrection du passé.

Rien de plus légitime, de plus naturel que de chercher à harmoniser les lois, les mœurs avec les doctrines qui ont nos préférences.

Mais ce qu'il faut savoir pratiquer, c'est la tolérance mutuelle, réciproque. Ce n'est pas par la proscription, que l'on fait triompher des idées; c'est par la persuasion et par la tolérance.

Tous les partis politiques opposés à la République se sont actuellement subordonnés à la question religieuse. Que demandent-ils?

Le droit de professer publiquement tel ou tel culte?

Il est inscrit dans la loi: il est passé dans nos mœurs; et le parti républicain, loin de vouloir attenter à la liberté religieuse, a écrit dans son programme qu'il reconnaissait la liberté de tous les cultes sans exception.

Le droit d'enseigner?

Il est dans nos lois; il est dans nos habitudes, et le parti républicain reconnaît à tous les citoyens le droit d'ouvrir des institutions libres à la condition qu'ils se soient au préalable munis d'un diplôme, qui est une garantie pour les parents, et qu'ils se soumettent à des lois générales applicables à tous, aux laïques comme aux congréganistes.

De quoi se plaignent les cléricaux?

De ce que des citoyens se fassent enterrer civilement? Qui donc les empêche de se faire enterrer, eux, avec les cérémonies de la religion? Il faut une égale protection pour toutes les consciences.

Les conseils municipaux, en grande majorité, repoussent l'enseignement congréganiste. Eh bien! les conseils municipaux, élus par le suffrage universel, représentent les sentiments de la majorité des habitants. Dans les communes où la majorité sera cléricale, les instituteurs seront congréganistes. Quoi de mieux? D'ailleurs, rien ne s'oppose à ce que la minorité créé à ses frais une école congréganiste, avec un instituteur diplômé.

Ah! le diplôme! ou plutôt le brevet de capacité! C'est là le gros grief des cléricaux. Il leur paraît injuste qu'on exige de leurs instituteurs et institutrices un certificat délivré au nom de l'Etat. Est-ce que l'Etat a le droit d'abdiquer? N'est-il pas le protecteur, le tuteur de tous les enfants qui doivent devenir des citoyens? Son premier devoir est de veiller à l'instruction qu'on leur donne, à la capacité des instituteurs qu'ils ont.

Enfin, les cléricaux voudraient que l'enseignement religieux eût sa place dans l'enseignement officiel. Jusqu'à présent, et très à tort, on a obéi à cette idée, idée complétement absurde dans un pays où il n'y a pas de religion d'Etat. Les républicains, qui pour la plupart sont libres-penseurs, demandent que le bon sens et la justice règlent cette importante question, et que tout enseignement religieux soit banni des écoles publiques, laissant aux familles seules le soin de donner ou de faire donner à leurs enfants, comme elles le voudront, en dehors des établissements publics, l'enseignement religieux.

Quoi de plus juste? Pourquoi le fils d'un protestant, d'un israélite ou d'un libre-penseur serait-il tenu d'apprendre le dogme catholique? N'y a-t-il pas là une propagande blessante pour les sentiments intimes des parents? C'est une sorte de violence imposée à la jeune conscience de leurs enfants. C'est une tentative de rapt que la loi ne devrait pas tolérer. Quels cris pousseraient les parents catholiques si, dans des établissements d'instruction publique, on obligeait les enfants à assister à des cérémonies hébraïques, à des prêches protestants? C'est au nom de la justice et de la liberté de conscience, que tout enseignement religieux doit être sévèrement banni des écoles publiques, tout en laissant aux enfants la facilité de recevoir, soit chez eux, soit ailleurs, les instructions religieuses que leurs parents désireront leur donner ou leur faire donner.

Cette solution si équitable, si conforme aux idées de justice et de liberté, et particulièrement repoussée par les cléricaux.

Ils parlent hautement de cet axiome: "Nous sommes en possession de la vérité, il ne peut pas y avoir de liberté pour l'erreur. Nous ne reconnaissons pas la liberté du mal."

Ce mot, c'est la justification de toutes les persécutions, de la Saint Barthélemy, de l'Inquisition, de toutes les représailles exercées au nom d'un dogme quelconque, c'est l'apologie des massacres commis par les Turcs en Bulgarie.

Repousser la liberté du mal, c'est nier à tout le droit de penser autrement que vous, c'est proclamer qu'il n'y a qu'un drapeau, qu'une loi, qu'un dogme, le Syllabus, et qu'on a le droit de l'imposer par la force, par la violence.

Un fait récent en apporte une nouvelle démonstration.

Un grand artiste, Félicien David, est mort. Il a témoigné le désir d'être enterré sans cérémonie religieuse. Félicien David, l'auteur de tant d'œuvres admirables, était membre de l'Institut, officier de la légion d'honneur. Il existe une loi qui règle les honneurs militaires dûs à tout légionnaire. Ce décret déclare que le cercueil de tout officier de la légion d'honneur sera accompagné par un détachement de soldats depuis la maison mortuaire à l'église et de l'église au cimetière. Sous le gouvernement de l'ordre moral, quand les ultramontains étaient tout-puissants, une interprétation absurde, ridicule du décret fit refuser les honneurs militaires à un député dont le corps n'allait pas à l'église. A propos de Félicien David, on renouvela la même interprétation. Le scandale fut complet. L'officier, qui était venu avec ses soldats jusqu'à la maison mortuaire, fit rebrousser chemin à ses hommes. Le grand musicien, le membre de l'Institut, fut privé des honneurs auxquels la loi lui donnait droit.

Cette erreur sera réparée, mais en attendant, le parti conservateur, c'est-à-dire la coalition des partis monarchiques, qui ne cherche qu'à renverser le gouvernement, jette les hauts cris, approuve l'officier et prétend qu'on n'a point le droit de se faire enterrer civilement, qu'on n'a point le droit d'être un libre-penseur.

Cela se dogmatise. C'est une théorie, et, d'après cette théorie, un châtiment, une expiation doit être infligée à celui qui, fidèle aux convictions de toute sa vie, n'ayant jamais pratiqué aucune religion, n'en appelle aucune à dire des prières sur sa tombe.

Ils savent qu'ils font l'apologie de l'hypocrisie. Peu leur importe; ce qu'il leur faut, c'est la persécution contre ceux qui ne pensent pas comme eux, c'est la mise hors la loi des libres-penseurs.

Oui, nous en sommes là.

Un sénateur, M. de Belcastel, annonce qu'il interpellera le gouvernement parce qu'un conseiller municipal, dans une distribution de prix, a développé cette idée inattaquable, que c'était au père de famille qu'il fallait laisser la responsabilité et le soin de donner l'éducation religieuse à ses enfants.

M. de Belcastel approuve sans doute le rapt du petit Mortara.

Il n'y a plus de partis monarchiques; ils se sont tous fondus en un seul, et ils combattent au nom du syllabus. Ils réclament tout haut la conquête de la société civile, la subordination du mariage civil au mariage religieux. Ils demandent à faire reculer la France d'un siècle!

Qu'arrivera-t-il? Une conséquence fatale.

La société se divise en deux camps: ceux qui prêchent la croisade, et ceux qui defendent les principes de la Révolution. Les passions se soulèvent la tolérance disparaît. Le pays se divise en deux partis ennemis. Il y a là un danger public. Tout s'exagère. Chacun reste dans son église ou dans sa secte, dans son cercle libre-penseur ou dans son comité catholique.

On en est venu à demander la formation d'une ligue catholique dans laquelle chacun prendra l'engagement de ne rien acheter à un marchand qui ne sera pas pratiquant, de ne jamais donner de travail à un ouvrier qui aura assisté à un enterrement civil.

Un journal recommande aujourd'hui d'aller siffler, fût-el'e excellente, une pièce de comédie, parce que les auteurs sont des libre-penseurs.

La guerre religieuse est dans les esprits. Si l'on n'y prend garde, elle sera bientôt dans les faits.

JUNIUS.

Ça et là.

—Le *XIXe Siècle* annonce que M. Du Sommerard serait nommé adjoint à M. Krantz dans ses fonctions de commissaire général pour l'Exposition de 1878.

—Ernest Bendel, le sculpteur allemand, est mort.

—Il y avait foule à la soirée donnée à l'Académie de Musique de Baltimore, Md. par l'Association de bienfaisance française, au bénéfice de Savannah. Le col. Chas. Long, du Maryland, soldat du khédive, a fait une lecture et plusieurs morceaux ont été chantés par la prima donna russe, Belloca.

—Dans une réunion d'hommes d'affaires et de médecins, tenue à Shreveport, La., il a été résolu de soumettre à une quarantaine les bateaux venant de la Nlle Orléans. L'état sanitaire de Shreveport est excellent et Shreveport veut le conserver tel.

—Certains journaux ont prétendu qu'en présence du succès relativement médiocre obtenu par l'Exposition universelle de Vienne, le gouvernement austro-hongrois hésitait à prendre *officiellement* part à l'Exposition française de 1878.

Rien n'est moins exact.

Les intentions du cabinet de Vienne sont si différentes qu'en arrivant à Paris le premier soin du comte de Wimpffen, le nouvel ambassadeur, a été de déclarer à M. Decazes que le gouvernement autrichien serait heureux de s'associer et de contribuer à la réussite d'une œuvre appelée à resserrer encore les bonnes relations existantes entre son pays et la France.

—Un journal de Milan, le *Secolo*, annonce qu'une femme nommée Antonia Luzzi, vient de mourir dans cette ville. Elle avait été femme de Léon, prince de Lusignan, ex-roi d'Arménie, qui était lui-même passé de vie à trépas en février dernier. Six petits enfants sont orphelins: trois ont été placés dans un établissement de charité et trois autres ont été recueillis par un honnête ouvrier. L'ouvrier est pauvre, et le journal demande du secours pour les descendants de douze empereurs et de trente rois.

—Le rapport officiel sur l'émigration anglaise pendant l'année de 1875 vient de paraître; il constate que, durant cette période, 173,809 individus ont quitté les rives du Royaume-Uni. Ce chiffre, comparé à ceux des exercices précédents, marque une diminution importante: en effet, en 1873, le nombre des émigrants s'était élevé à 310,612; en 1874, à 214,014. Il n'y a que l'année 1862 qui porte un chiffre moindre, à savoir: 121,214.

Parmi ces émigrants, 140,675 seulement étaient d'origine anglaise; dans ce nombre, les Etats-Unis en ont reçu 81,193; l'Amérique Britannique du Nord 12,306; l'Australie, 34,750; d'autres pays, 12,426.

C'est l'émigration pour les Etats-Unis qui a subi la plus forte diminution, soit 32,551 émigrants ou 28, 6 p. 100 en moins; vient ensuite l'Australie, et enfin les colonies anglaises.

—On vient d'établir le tableau des inscriptions de la rente française:

En 1870, on n'en comptait que 1,187,890.

En 1876, elles s'élèvent à 4,472,313.

Il y a donc, en 1866, 3,285,023 inscriptions de plus qu'en 1870.

Le nombre des rentes viagères pour la vieillesse, servies par le trésor, qui n'était que de 27,296 en 1870, est actuellement de 49,674.

Il n'y a, dit le *Journal des Débats*, aucun pays où le nombre des porteurs de titres de rente atteigne ce chiffre. Un très grand nombre de titres se trouvent, il est vrai, réunis dans la même main; mais il en reste certainement assez d'isolés pour donner au crédit français une physionomie toute particulière.

—Un correspondant facétieux envoie la singulière communication que voici:

"Au sujet de la lette que M. Léonce de Lavergne adresse à l'*Economiste français* sur la décroissance de la population en France, permettez moi une conclusion qu'il a oubliée. Dans les divers points de guerre où j'ai été appelé à tenir garnison, j'ai remarqué que les marins, et surtout ceux qui naviguent beaucoup en laissent leurs femmes en France, sont pourvus d'une nombreuse famille, (ici la divise de l'ordre de la Jarretière). Par suite ne conviendrait-il pas d'obliger tous les hommes mariés n'ayant pas d'enfant à faire chaque année un voyage au long cours, qui n'excéderait pas toutefois le nombre de mois réglementaire!"

—Mme Nilsson vient de quitter son pays natal où il lui a été fait une réception vraiment triomphale.

Le roi de Suède, avant son départ, lui a fait remettre une médaille avec l'inscription latine suivante: *In sui memoriam*.

De son domicile à la gare, la population a fait une ovation triomphale à la diva, qui ne pouvait contenir ses larmes.

—Francis Ept a été pendu dans la cour de la prison de Coshocton (Ohio). Le shérif avait si mal pris ses mesures qu'il a fallu le dépendre et le rependre. La seconde opération a mieux réussi; il y a eu dislocation du cou et mort instantanée.

Le 29 novembre 1875, le supplicié avait tué un nommé Abraham Wertheimer, et c'est en expiation de ce crime qu'il avait été condamné à mort.

—Cela ne pouvait manquer: La science allemande nous conteste l'invention du cri-cri. Ecoutez plutôt là-dessus le *Correspondant*, de Hambourg:

Aucun de tous les petits et grands, jeunes et vieux enfants, qui se plaisent à la nouvelle calamité, ne se doute que la cri-cri n'est ni une nouveauté ni une invention française. Bien que ce petit objet s'intitule fièrement breveté, et que tout l'univers parle des sommes considérables qu'il aurait rapportées à son "inventeur" parisien, il n'a guère de parisien et de nouveau que le nom sous lequel il est venu en Allemagne. Primitivement, il s'appelait *snapper sounder*, qui est le nom d'un instrument en usage dans la télégraphie américaine et que et que, disons-nous, l'inventeur a tout bonnement copié sans y rien changer.

"L'inventeur véritable est un Allemand-Américain," de New-York, nommé M F. Wessmann. Il a fait connaître son instrument en 1874.—Il a même écrit une brochure sur ce sujet; seulement, il a négligé de prendre un brevet.

—On dément la nouvelle donnée par le *XIXe Siècle* et annonçant qu'un officier français aurait été dévoré par les sauvages de la Nouvelle-Calédonie. La journal l'*Indépendance* dit aujourd'hui qu'un de ses correspondants vient de recevoir de M. Mairet, l'officier en question, une lettre l'informant qu'il est en bonne santé et que son expédition a parfaitement réusssi.

—Les renseignements sur les élections municipales qui ont eu lieu le 17 septembre dans 12,000 communes de France sont des plus satisfaisants. Non-seulement le calme le plus absolu a régné partout, mais encore, sauf dans les pays à vendange, la participation des citoyens aux scrutins a été très grande. Bien que la vie politique ne puisse être intense chez les habitants des campagnes, ils n'ont montré ni lassitude ni indifférence, malgré les fréquentes élections qui leur ont été imposées cette année.

—On nous écrit de Leavenworth, Kansas, que la justice de Fort Scott a rendu récemment un verdict d'acquittement en faveur d'un Alsacien nommé Veith, habitant Leavenworth. Ce jeune homme était inculpé d'assassinat sur la personne d'un autre Français avec lequel il voyageait. C'est, nous dit-on, grâce aux courageux efforts du secrétaire de la Société Française, M. Casimir Bouisse, et à l'habile défense de son avocat, M. Byron Sherry, que le sieur Veith a pu prouver son innocence et obtenir sa mise en liberté.

—On nous écrit de la même ville qu'il serait questtion de poursuivre en abus de confiance un certain individu, sujet prussien, ex-trésorier de la Société Française, qui refuserait de rendre une somme de plus de $300, formant la caisse de la Société, dont il était dépositaire.

Un Drame à New-York.

Nous empruntons aux journaux de New-York, les détails du drame suivant:

M. Jules Blanc, le musicien bien connu, qui il y a quelques jours à peine réunissait une nombreuse assistance à l'un de ses concerts à Tammany Hall, s'est brûlé la cervelle, après avoir logé une balle dans la tête de sa femme, et une autre dans la tête de son petit garçon, âgé de trois ans et demi. Le père et l'enfant sont morts instantanément, la mère est mortellement blessée.

M. Blanc, habitait avec sa famille l'étage supérieur de la maison No. 201, 33e rue Ouest, au coin de la 7e avenue. Lundi, 2 Octobre, vers 11 heures du soir, alors que tout le monde était retiré, et tout semblait calme dans la maison, trois coups de feu, accompagnés de cris, attirèrent l'attention des voisins. On se précipita dans l'appartement, et un horrible spectacle s'offrit aux regards. M. Blanc, sa femme et leur enfant étaient couchés dans le même lit, qui était inondé de sang. M. Blanc de la main droite tenait encore un revolver. Mme Blanc seule respirait encore. On trouva, sur le parquet, la lettre suivante:

29 septembre 1876.— Je déclare que je suis le seul auteur de ce drame. J'aimais ma femme et elle m'aimait aussi. moi et elle pouvons seuls juger la cause qui m'a conduit à cet acte de désespoir et comme nous ne voulions pas laisser notre enfant orphelin, j'ai préféré qu'il nous suive. Je suis le seul coupable; que ceux qui nous jugeront ne soit pas trop sévères. Je laisse à mon oncle et ami Boulay tout ce qu'il a dans cettte maison, et je le prie de ne pas oublier ma sœur. Mon plus grand désir est que nous soyons enterrés ensemble, ma femme, mon enfant et moi, sans dépense et sans apparat. Je désire aussi que M. Sergent veuille bien s'occuper de mon oncle.

J. BLANC.

Madame Blanc était attachée, depuis l'an passé, à la troupe d'opéra bouffe de Melle Aimée, et se préparait à rejoindre la compagnie à Philadelphie. Nos lecteurs de St-Louis se rappeleront sans doute sa présence ici, à l'occasion des représentations données au *De Bar's opéra house* par la troupe française, il y a quelques semaines.

M. Blanc était natif de Marseille. A la suite d'un naufrage il fût privé de la vue, et des moyens d'existence insuffisants, l'ont probablement poussé à commettre cet acte de désespoir.

Deux suicides

On lit dans le *Courrier de San-Francisco*.

Un Français, dont le nom est resté inconnu, a été trouvé mort dans une chambre de California Hotel, au coin de Pacific et Mongomery Avenue où il était descendu la veille. On a trouvé sur une table de sa chambre une fiole vide qui avait contenu de la strychnine et un calepin, où se trouvaient écrits en français plusieurs sentences philosophiques.

Dans la même journée, on a découvert dans une chambre située au 3e étage d'une maison de la rue Folsom les restes d'un individu dont le mort remontait à plusieurs jours. Il avait encore à la main l'arme au moyen de laquelle il s'était fait sauter la cervelle. Le seul renseignement qu'on ait pu se procurer à son égard est un mouchoir portant le nom de *Monræ* marqué à l'encre indélébile.

On lit dans l'*Independent* de Stockton:

"Un vieux mineur français nommé Robert se presentait devant les représentants de l'autorité à San Andreas en leur déclarant que son associé l'avait attaqué avec un couteau et que pour se defendre il l'avait tué d'un coup de fusil. L'enquête préliminaire, faite immédiatement sur les lieux, a démontré que la victime se trouvait dans un état d'ivresse complète et portait simplement au cou la trace de quelques petits grains de plomb qui avaient à peine entamé la peau. Le prisonnier, en apprenant ce fait, à manifesté toute sa joie de ne pas avoir à se roprocher la mort de son compagnon."

Les Agences d'Emigration.

Nous recevons la lettre suivante, qu'on nous prie de publier:

S. Louis, le 5 octobre 1876.

Mon-ieur le Rédacteur,

S'il est des abus contre lesquels je voudrais voir protester énergiquement la presse française, si puissante lorsqu'elle attaque avec ensemble, ce sont certainement les abus des agences d'émigration qui existent en si grand nombre à Paris et dans les grands centres.

Les agents d'émigration sont pour la plupart des gens qui, pour un gain tantôt modique, tantôt très élevé, selon les distances, expédient les ouvriers des deux sexes, éblouis par leurs belles promesses, vers des pays absolument dépourvus de ressources, et où ils ne peuvent se faire comprendre lorsqu'ils n'en connaissent la langue.

Quelques uns de ces agents sont de fort bonne foi, mais sont mal renseignés, et les émigrants en subissent les conséquences. D'autres connaissent les pays, et leur situation actuelle, mais n'en continuent pas moins à y expédier des ouvriers de tous corps d'état.

Chacun sait que Buénos Ayres est dans la plus horrible misère. Les journaux disent que la faillite y est générale, que la ville est presqu'entièrement mise en vente sans rencontrer d'acquéreurs, et qu'en un mot jamais pays ne s'est trouvé dans une situation plus pénible. Le Kansas, ruiné par l'invasion des sauterelles, commence à peine à se relever, et a du mal à nourrir ses habitants. Le commerce y est presque éteint.

Cependant, c'est vers ces deux pays que les agents d'émigration dirigent les ouvriers qui ont confiance en leurs affirmations.

Un d'entre eux n'a-t-il pas écrit un livre dans lequel il vante le Kansas, dont il fait un vrai pays de Cocagne, où les ouvriers n'ont qu'à se présenter pour trouver des travaux fort bien payés?

Un autre ne fit-il pas distribuer une brochure sur la République Argentine, d'après laquelle Buénos Ayres serait un véritable Eldorado, habité par un grand nombre de Français, qui y auraient toufait fortune.?

Qu'arrive-t-il cependant? Les ouvriers, désireux de gagner plus qu'en France, viennent en Amérique, où, ne parlant pas la langue, ils se trouvent de suite embarrassés, et par cela même ne peuvent se procurer le travail qu'ils désirent, lorsqu'ils ont la chance d'arriver dans une ville où le commerce est encore vivant

Mais lorsqu'ils débarquent au Kansas ou à Buénos Ayres, il ne rencontrent que misère et déboires de toutes sortes, non seulement à cause de la langue, mais encore en raison du manque de travail.

Voilà le cas que les agents d'émigration font de leurs compatriotes!

Je ne parle pas ici des cultivateurs qu'ils envoient, car ceux-ci ont évidemment dans le Kansas et la République argentine plus de chances que partout ailleurs, puisqu'on leur donne des terres gratuitement; mais ils émigrent en moins grand nombre que les ouvriers.

D'ailleurs, l'émigration qui peut convenir aux Irlandais et aux Allemands, ne saurait convenir aux Français, qui ne peuvent se faire comprendre en parlant leur propre langue.... Et ils ont le temps de connaitre la misère avant de parler l'Anglais.

Il est indispensable, afin que l'émi-

Mme Gorgeon était allée à la Comédie Française où l'on donnait une pièce nouvelle. Tous les domestiques avaient été congédiés, on s'était surtout délivré de la présence du Suisse.

A la nuit tombante, on agite le marteau de la porte cochère d'une certaine façon convenue; Gorgeon va ouvrir. Un homme ayant le visage couvert de noir de fumée se présente avec une longue caisse qu'il prend sur une charrette.

—L'objet est-il conforme à ce que nous avons dit? demanda le banquier.

—Il est dans une boîte à coulisse, comme vous voyez; ainsi, monsieur, vous pouvez regarder tout à votre aise.

—Tenez, brave homme. voilà mille écus pour le corps, plus mille livres pour vous aider à garder le silence.

—Oh! répond le fossoyeur, je suis aussi intéressé que vous à ce que rien ne soit connu.

Il sort et laisse Gorgeon seul.

Tout étant bien fermé, aucun regard humain ne pouvant être témoin de cette scène sacrilège, le traitant s'emparait du cadavre, le couchait dans son lit et le défigurait ensuite d'une manière étrange, afin de faire croire que c'était lui-même qui venait de se casser la tête d'un coup de pistolet.

Pour prêter encore plus à l'illusion, il plaçait l'arme meurtrière auprès du mort.

Déjà, dans la matinée, ses précautions avaient été prises. L'argent disponible était dans une valise. Une grosse liasse de billets payables dans diverses capitales, se trouvaient au fond d'un portefeuille.

Gorgeon ferma la porte de son appartement, sortit, prit la poste sous un nom supposé et passa en Angleterre.

On se représenterait difficilement la douleur de Mme Gorgeon lorsqu'en rentrant de la Comédie-Française, où elle s'était beaucoup égayée, elle crut voir son mari mort depuis plusieurs heures et dans l'état le plus affreux.

—Madame s'évantiou! Des sels et un flaçon pour madame! s'écriait une camériste en courant à travers le lieu où gisait le cadavre.

Personne n'étant resté à l'hôtel ce soir-là, on ne doutait point que Gorgeon n'eût été son propre meurtrier. La justice qu'il fallait bien appeler pour se mettre en règle, y fut aussi trompée; mais en faveur de la famille, elle ferma les yeux sur ce suicide en sorte que le cadavre fut enterré le lendemain matin, en toute hâte, comme si c'eût été le corps du fugitif.

Il y eut sur l'évenement, dans le *Journal de Paris*, une seule ligne qui annonça le fait aux créanciers. Ceux-ci, accourant, s'emparèrent naturellement de tout ce qu'il purent retrouver. De son côté la veuve fit valoir ses droits, sa dot, son préciput, ses reprises, de manière que le passif se trouva éteint à trois quarts de perte, et encore les intéressés s'estimèrent-ils heureux d'avoir quelque chose.

Dans le monde, en vertu d'un usage qui n'a pas cessé d'être, on se mit à plaindre la jolie veuve qu'on avait tant jalousée naguère. Mme Gorgeon était ravissante en habits de deuil.

—Comme le noir lui va bien! disaient les mêmes élégants qui l'avaient lorgnée autrefois d'une façon peu polie.

III

Après un temps convenable consacré à la première douleur, la jeune femme s'était décidé, non point à fréquenter de nouveau le monde, mais à s'y montrer quelques heures, par hasard et comme à la dérobée. On ne pouvait manquer de la distinguer. Une veuve a toujours quelque chose d'intéressant, surtout quand elle est jolie. Mme Gorgeon était donc plus à la mode que jamais. Les vers, les bouquets, les lettres d'amour pleuvaient à tout instant autour d'elle.

—Vous ne pouvez toujours vivre seule, lui disait-on, voilà bien des soupirants, choisissez en un, et remariez-vous.

Soit dit en passant, le monde a toujours pris goût à faire des mariages, sans doute pour se donner par la suite le plaisir de les défaire.

Mme Gorgeon répondait qu'elle n'était pas pressée, et que d'ailleurs le temps de son veuvage n'était pas encore passé.

Un jour, au milieu des nombreuses missives qu'on lui faisait remettre, elle en trouva une d'une physionomie inaccoutumée, et qui attira singulièrement son attention.

Diane venait de reconnaître sur l'enveloppe l'écriture de son mari.

Dans un premier mouvement de surprise, elle s'imaginait être l'objet d'une hallucination ou d'un jeu quelconque du hasard. En regardant l'adresse: "A madame Gorgeon".

—C'est, pensait-elle, une de ces inexplicables ressemblances comme il s'en présente quelquefois.

Mais quand le sang-froid eut fait place à l'étonnement et que la jeune femme eut confronté l'épître en question avec d'anciennes lettres, elle se demanda si elle n'était pas sous l'illusion d'un songe. Ces mots: "A madame Gorgeon", lui prêtaient aussi beaucoup à penser.

—Qu'est-ce que cela signifie? se disait-elle.

Elle se hasarda à déchirer l'enveloppe.

La lettre ne contenait que quelques lignes.

"Diane, il ne faut pas s'en rapporter aux apparences. Ce qui a l'air d'être mort est souvent en vie. A bientôt pour renseignements plus amples."

Du reste, point de date ni de signature.

—Je ne sais pas trouver le mot des énigmes, se dit Mme Gorgeon, mais il est clair qu'il y a là-dessous quelqu'un qui veut me mystifier.

Elle jeta la missive au feu en se promettant bien de n'y plus penser.

Cet épisode n'empêchait pas les galantes obsessions dont elle était l'objet d'aller leur train. A la longue, la jeune veuve ne mettait plus qu'une faible résistance à ce qu'on lui parlât de convoler en secondes noces. Ce qui lui restait de la liquidation de la maison de son mari n'étant que peu de chose, elle comprenait qu'elle ne pouvait plus garder la même situation dans le monde sans l'appui d'un nouveau mari.

Parmi ceux qui la courtisaient, Diane avait remarqué un homme entre deux âges, ancien capitaine de chevau-légers, retiré du service. Non-seulement ce prétendant était d'une certaine distinction, mais il avait de plus une belle fortune.

—Voilà mon choix fait, pensa la jolie veuve; j'épouserai le capitaine de Bélorgey.

L'affaire, en effet, ne devait pas traîner en longueur.

En homme épris, M. de Bélorgey voulait abréger les délais. Il y avait, à cette époque-là surtout, moyen de supprimer certaines formalités, moyennant finance.

—Non, capitaine, répondait Diane. Si vous voulez vous en rapporter à moi, nous nous marierons en observant rigoureusement toutes les formes établies, et cela dans six mois, à la fin de mon veuvage. Je ne sais pourquoi il me semble que rien ne doit être omis.

—Je n'ai rien à vous refuser, répartit le capitaine.

Pendant les six derniers mois du veuvage de Mme Gorgeon, il ne se produisit rien de bien extraordinaire dans son existence, si ce n'est que les lettres les bouquets et les vers continuaient de pleuvoir autour d'elle. Désormais elle rejetait tous ces hommages sans leur faire l'aumône d'un coup d'œil Les fleurs étaient reléguées dans l'antichambre, entre les mains d'une soubrette, tandis que les billets lancés aux charbons allaient grossir la cendre du foyer.

—Tant pis pour la jolie prose, tant pis pour les vers ambrés! murmurait en riant la promise de l'ancien capitaine des chevau-légers; je ne dois plus me préoccuper à l'avenir que de ce qui me viendra de M. de Bélorgey.

Elle n'avait pas plus tôt prononcé ces paroles, qu'elle poussa un grand cri de stupeur.

IV

Diane venait d'apercevoir une lettre pareille à celle sur laquelle ses yeux avaient déjà reconnu une fois l'écriture de Gorgeon.

Ni Balthazar, lorsqu'il entrevit sur les murs de son palais la main qui traçait les trois mots fatals; ni Robinson Crusoë, le jour où il découvrit la trace du pied de Vendredi imprimée sur le sable; ni Leporelle, à l'heure où, un bougeoir à la main, il ouvrait à la blanche statue du Commandeur la porte du salon de don Juan, non, ni ceux-là, ni d'autres, n'éprouvèrent jamais un mouvement d'épouvante.

Aussitôt qu'elle fut revenue à elle:

—Encore cette fatale écriture! se dit Diane. Mais c'est donc de l'enfer que me viennent ces lettres?

Celle qui se trouvait en ce moment sous ses yeux, et qu'elle n'osait décacheter, paraissait arriver, non du sombre empire, mais de quelque pays étranger, l'adresse était zébrée de cachets et de timbres de diverses couleurs.

Plus curieuse qu'effrayée, la jeune femme s'enhardit jusqu'à l'ouvrir.

Il n'y avait pas non plus de date ni de signature. Deux lignes au plus. C'était presque une seconde édition de la première épître.

Mme Gorgeon y lut ce que voici:

"Les morts ressusciteront quelquefois. Celui du quartier Saint-Honoré reparaîtra plus tôt qu'on ne le suppose, et plus vite qu'on ne le voudrait."

Pour le coup, Diane devint pâle et muette de terreur.

—Mon Dieu! se disait-elle, est-ce qu'il y aurait là dessous quelque sombre mystère dont je serais impuissante à pénétrer le secret? Que veulent dire ces paroles menaçantes? D'où vient cette insistance à m'envoyer cette écriture si sataniquement imitée?

gration des cultivateurs continue à être protégée et favorisée, que les agences particulières soient remplacées par des agences officielles des grandes compagnies de bateaux transatlantiques, et que le gouvernement exige que ces compagnies renseignent *exactement* les passagers sur l'état actuel du pays où ils désirent se rendre, en n'exigeant d'eux que le prix exact de transport.

Ainsi seront évités des abus contre lesquels on est sans recours. J'ai moi-même été escroqué de 166 fr. par une de ces agences particulières, et je ne puis me les faire rembourser. Il va sans dire que j'ai été expédié sur le Kansas. Je puis donc parler en connaissance de cause.

Agréez, Monsieur le Rédacteur, l'expression, etc ..

FERNAND D'HERAMBERG.

L'Exposition Universelle de 1878.

Pour la "République"

Le règlement de l'exposition Universelle de 1878, est signé par le maréchal Président de la République. Toutes les dispositions principales sont arrêtées.

L'emplacement du champ de Mars étant adopté, nous devons constater qu'on en a tiré le meilleur parti possible. L'immense rectangle réservé aux exposant et divisé en compartiments réguliers, aura d'assez vastes dégagements. Les gradins s'étendront sur un espace d'environ quatre-vingts mètres tout autour du palai . Les exposants disposeront de 240.000 mètres carrés; les beaux arts auront un espace cinq fois plus vaste qu'à l'exposition de 1867.

En partant du Pont d'Iéna, nous trouvons une belle pelouse, un tapis vert, s'étendant entre le parc français à gauche, et le parc étranger à droite. Cette pelouse, nous conduit du pont d'Iena à l'entrée principale. La façade est monumentale, en pierre, et a un grand caractère. Elle est précédée d'un perron de 20 marches, larges de 75 mètres. Des massifs d'arbustes et de fleurs s'élèvent à droite et à gauche de ce perron principal et sont divisés en corbeilles par de allées droites formées aussi par des marches. La plate-forme du perron, à laquelle on accède ainsi, a deux cent dix mètres de développement. Elle est disposée en terrasse, sur une largeur de dix sept mètres. De cette esplanade immense, au pied du monument, on verra tout le parc, la Seine, le Trocadéro.

Entrons dans le palais, dont la façade, débordant des deux côtés de ce perron, a trois cent cinquante mètres de développement Vingt sept portes donnent accès au grand vestibule, immense vaisseau de vingt cinq mètre de large et de Seize mètres de haut, qui s'étend sur sur toute la façade, et sur lequel s'ouvrent toutes les galeries de l'exposition proprement dite.

Ce vestibule, richement décoré, sera au point de vue de l'architecture, une transition entre la pierre de la façade, et le fer des galeries. Il sera très éclairé, et la peinture jouera un rôle important dans sa décoration essentieilement polychrôme. Au point de vue de la promenade dans l'Exposition, il aura pour utilité de faire bien comprendre aux visiteurs les divisions du grand concours international.

Au centre, s'ouvrira la galerie des beaux-arts, magnifique enfilade de onze salons ayant chacun 50 mètres de long et 28 mètres de large. Ces salons, tous isolés les uns des autres par des passages couverts, seront flanqués à droite et à gauche, de quarante-quatre petites pièces, qui s'ouvriront sur les salons principaux.

Toute cette vaste partie des beaux-arts, édifice colossal, d'une étendue plus considérable que tout ce qui a été jusqu'à présent ouvert aux artistes, s'étendra de l'entrée principale à l'Ecole militaire, et sera isolée des deux côtés, pour éviter toute crainte d'incendie, par deux avenues intérieures, longues chacune de six cent cinquante mètres et larges de dix-huit. Des velums abriteront de la pluie et du soleil ces promenoirs, qu'on garnira de plantes et de statues et qui seront traversés par dix passages reliant entre-elles les deux sections de l'exposition industrielle.

L'Industrie sera divisée en deux grandes parties. Par rapport à l'entrée d'honneur, la France occupera la gauche du palais et l'étranger la droite.

En partant du centre, immédiatement après les promenoirs, nous trouvons une galerie relativement étroite, elle a encore 12 mètres de large consacrée aux arts libéraux. Là, seront groupés les produits de l'imprimerie et de la librairie, le matériel des sciences et des arts, les spécimens des écoles, la photographie et ses applications, l'électricité, en un mot, tout ce qui intéresse les savants... et les... enfants.

La galerie qui vient ensuite est très spacieuse; elle se compose d'un promenoir de 8 mètres de largeur circulant entre deux travées de 12 mètres; elle est consacrée au mobilier. Une autre galerie, de disposition et de dimension semblables, est consacrée au vêtement. Puis, vient une galerie de 12 mètres, occupée pour les matières premières telles qu'on les extrait du sol ou telles que la culture les produit.

Ces quatre galeries seront relativement basses. Leur construction e prêtera à la variété infinie des subdivisions et des installations. Enve'oppées par les vestibules et la galerie des machines, elles seront très économiquement baties et formeront plutôt des abris solides que les salles d'un palais. C'est-au luxe des installations particulières qu'elles devront leur décoration.

La galerie des machines, qui viendra ensuite, sera un immense vaisseau, large de trente cinq mètres, et long de six cent cinquante, en ligne droite. Des chaudières à vapeur, construites en dehors, dans l'avenue qui entoure le palais, transmettront la force motrice à tous les appareils, sans qu'aucune parcelle de feu entre dans le palais.

Après la galerie des machines, viendra, en bordure sur les avenues, un abri léger de 12 mètres de largeur, dans lequel sera installée l'alimentation. Une marquise s'étendra de chaque côté du palais, au devant de cette section.

Un Joli Procès.

Les journaux de Lyon s'occupent beaucoup en ce moment d'une affaire assez amusante. Le *Petit Lyonnais* est traduit en police correctionnelle par Mgr Caverot. Voici, d'ailleurs, le texte de l'assignation:

"A la requête de monseigneur Louis-Marie-Joseph-Eusébe Caverot, archevêque de Lyon, lequel fait élection de domicile en l'étude de Me Guillermain, avoué, demeurant à Lyon, place d'Albion, 1.

"Je, François Bruchon, huissier reçu au tribunal civil de Lyon, y demeurant, place Bellecour, 15, soussigné, ai assigné M. Lucien Jantet, en sa qualité de gérant et rédacteur en chef du journal le *Petit Lyonnais*.

"A comparaître le mercredi 30 août courant mois, à midi, à l'audience et par-devant MM. les président et juges du tribunal correctionnel de Lyon.

"Attendu que dans son numéro du vingt août mil huit cent soixante-seize, le journal *Petit Lyonnais* a publié dans sa troisième page, à la troisième colonne de cette page, le menu d'un prétendu dîner, qu'il déclare avoir été donné à l'archevêché par Mgr Caverot, le samedi précédent, le jour de son arrivée à Lyon; que parmi les nombreux plats de ce menu et avant l'énumération de sept espèces de vins servis aux convives, on fait figurer des *turbans de cailles financiers et des faisans truffés rôtis*; que dans les lignes qui suivent on lit: "Malpeste! monseigneur! cailles et faisans au mois d'août, en temps prohibé, c'est là un menu vraiment archiépiscopal; et comme on voit bien que la loi qui régit le commun des mortels n'est pas faite pour NN. SS.!"

Attendu qu'aucun dîner n'ayant été donné par Mgr Caverot à l'archevêché, ni le jour de son arrivée ni depuis, le menu dont il s'agit n'a jamais existé, et que, dès lors, l'infraction aux lois dont il aurait été entaché est une accusation sans aucun fondement

Mgr Caverot conclut à ce que le tribunal condamne le *Petit Lyonnais* à 1,000 fr. de dommages-intérêts.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ce petit procès qui, paraît-il, passionne les Lyonnais.

N. B. Une dépêche télégraphique nous apprend qu'en effet, le gérant du *Petit Lyonnais* a été condamné à 1,000 fr. de dommages-intérêts et 3 à mois de prison.

Il ne fait pas bon, paraît-il, pour nos confrères d'outre-mer, de s'initier aux mystères des petits dîners de monseigneur Caverot, archevêque de Lyon.

CHRONIQUE LOCALE

☞M. Ch. Michaux est notre agent général autorisé à solliciter et à collecter les annonces et les abonnements à "La République" et à donner toutes quittances.

☞Nous publierons gratuitement dans les colonnes de *La République*, toutes demandes d'emploi de la part des français qui se trouvent sans travail.

Nous invitons les intéressés à nous faire parvenir leurs annonces.

☞Mercredi dernier, un nommé Pittmann Trask, habitant Steelville, comté de Crawford dans le Missouri, a été arrêté comme accusé de vol, à la requête du shérif de ce comté, et incarcéré à la prison des Four Courts.

☞Une femme inconnue âgée d'environ dix huit ans, que l'on suppose être une fille publique, a tenté de se suicider mercredi en se jetant dans le Mississipi, près de la rue du couvent. Cette femme a été repêchée par deux passants, elle était sous l'influence de la boisson, et elle a été transportée au poste.

☞Un nommé Mathieu Sullivan, homme de peine, est mort mercredi dernier des suites de blessures reçues la veille en travaillant à creuser un égout, au coin des rues Arsenal et Sophie.

☞Un cheval, attelé à un wagon appartenant à Jacob Waterman No 722 Sud seconde rue, s'est emporté mercredi dernier près de la brasserie Schneider. M. Waterman qui se trouvait dans le wagon en a été précipité et s'est cassé la jambe droite.

☞Un barbier nommé George Walk, demeurant au no. 723 dans l'avenue Franklin, s'est fracassé le crâne, mercredi, en tombant d'un escalier. La mort a du être instantanée. Le défunt était sujet à des attaques d'épylepsie, il laisse une femme et plusieurs enfants.

☞M. le docteur Sanders et son épouse, après un séjour de quelques semaines dans les Etats de l'Est sont de retour à St. Louis. M. Sanders qui est le dentiste propriétaire des "New-York Dental Rooms" 820 Washington av. invite nos compatriotes à lire l'annonce qu'il publie plus loin dans nos colonnes.

☞Nos compatriotes qui ont l'intention de prendre part au vote aux élections de novembre prochain, et dont les noms ne sont pas enrégistrés feront bien de ne pas oublier cette formalité qui est indispensable.

☞Un jeune homme nommé Thomas Weiner s'est suicidé, samedi dernier au parc O'Fallon, en se tirant un coup de revolver dans la tête. On attribue cet acte de désespoir à des querelles domestiques et à l'inconduite de sa femme.

☞Le juge Dillon à rendu cette semaine un jugement fort important pour les porteurs d'actions des *National Banks*. Cette décision déclare que ces actions sont soumises aûx impôts de l'état. Le montant en litige s'élevait à $158,772.

—Deux filous nommés respectivement M. Linser et William Brown et faisant partie, paraît-il, d'une bande de voleurs venus de Chicago dans le but de faire des dupes à l'occasion de la foire, ont été arrêtés et logés en prison.

☞MM. Reilly & Woefort des écuries de vente de Broadway ont acheté, cette semaine, 500 chevaux de cavalerie pour le compte du gouvernement américain. Ces chevaux, nous dit-on, seront expédiés sur les lieux des hostilités dans le pays des Sioux et serviront de remonte pour les régiments de cavalerie qui doivent y passer l'hiver.

☞Voir l'annonce du *Modoc Maagbitter* de Charles Thiet.

☞Pour des chapeaux de premier choix à la dernière mode, à des prix raisonnables, allez chez Gray et Guerdan au coin Sud Est des rues seconde et Market. C'est la maison la plus ancienne dans son genre, ayant été établie en 1849. Essayez et vous serez satisfait.

☞Dawson & Greengarten, marchands de meubles au No. 715 No. sixth st. ont toujours en mains un bel assortiment de meubles de prix en palissandre et en noyer noir; aussi meubles à bon marché. On achète et on vend les meubles d'occasion.

☞Lss vitrines de M. J. Darcel, marchand de modes, au coin des rues 6e et Olive ont été entourées, cette semaine par une foule de curieux qui s'arrêtaient pour examiner la magnifique poupée en cire, de grandeur naturelle, que les ouvrières de M. Darcel avaient revêtu d'un splendide costume de mariée. Il faut avouer que la poupée est gentille à croquer et que le magnifique costume dont on l'a parée lui donnait un air distingué à rendre jalouses nos élégantes. M. Darcel qui fait maintenant une spécialité d'articles de modes a débuté en enlevant d'emblée tous les premiers prix accordés, dans cette classe à l'Exposition.

☞M. C. Guyot est notre agent autorisé à prendre et à collecter les abonnements à *La République* et à donner toutes quittances.

Le Fair annuel de St. Louis.

La seizième exposition annuelle de St. Louis a été inaugurée, lundi, le 2 octobre courant, sous de favorables auspices. Un temps magnifique, ni trop chaud, ni trop froid, une affluence considérable de visiteurs de toutes les parties du Missouri et de l'Illinois et le coup d'œil enchanteur que présentaient les vitrines des nos négociants, tout contribuait à rendre la scène très attrayante. On dit généralement ici, et nous le croyons sans peine, que l'Exposition annuelle du Missouri est la plus considérable par le nombre des visiteurs et par l'importance des objets exposés, qui se fasse régulièrement dans les Etats-Unis. Comme le cadre d'un journal hebdomadaire ne nous permet pas de donner un rapport detaillé des cérémonies d'ouverture et des fêtes qui ont fait partie du programme de la semaine, nous nous bornerons à rendre compte des faits les plus saillants qui peuvent intéresser nos lecteurs. Les courses de chevaux ont, comme d'habitude fait les délices des "sportmen" et des fermiers et il est certain qu'il y en avait pour tous les goûts; depuis les courses des chevaux de race jusqu'aux courses toujours bouffonnes des ânes et des mulets. L'exposition des instruments aratoires était au complet et les cultivateurs ont pu examiner à leur aise, les améliorations apportées dans la construction des machines destinées à faciliter les travaux de la ferme. Le département des machines offrait aux regards du public des machines de tous genres et dans la Classe C. nous avons remarqué les magnifiques vitrines de MM. Mermod, Jaccard & Cie qui ont remporté le premier prix de $200 pour la plus belle exposition de bijouterie, d'horlogerie et d'argenterie.

La maison Mermod Jaccard & Cie a de plus mérité les plus hautes récompenses accordées aux exposants de cortellerie et de plaquage en or, en argent et en nickel. Il est d'ailleurs universellement reconnu que cette maison est sans rivale dans les Etats de l'Ouest.

Les magnifiques voitures exposées par M. Théodore Salorgne faisaient honneur au nom français, et les nombreuses récompenses qui lui ont été accordées sont une preuve de l'excellence et de la beauté artistique des différents genres de travaux dans sa spécialité.

M. J. A. Schultz, dessinateur en broderies a reçu un premier prix, une médaille en argent et une mention honorable pour la meilleure et la plus belle exposition de dessins et de travaux en broderies. Nous sommes heureux de féliciter notre compatriote de ces triomphes qui prouvent que partout où le génie industriel et artistique français entre en compétition, il est certain d'en sortir vainqueur.

La maison Wm. Barr & Cie exposa des nouveautés du plus haut goût et a aussi remporté des succès qui lui étaient d'ailleurs assurés d'avance par une réputation d'excellence acquise depuis plusieurs années.

Dans la classe F nous avons remarqué avec plaisir une jolie tête Louis XV dessinée par M. Jules Barron, jeune français âgé de 17 ans et élève de M. Emile Herzinger. M. Barron a reçu le deuxième prix de dessin.

"Last but not least" comme disent nos confrères américains, il nous reste à parler des objets exposés par M. J. Darcel perruquier-coiffeur et marchand de modes. La maison Darcel a remporté les plus hautes récompenses dans sa spécialité. Les premiers prix et les diplômes pour confection de perruques pour hommes, chapeaux de dames et articles de mode ont été accordés à notre compatriote.

Comme nous l'avons dit plus haut, il nous est impossible de donner un rapport détaillé de l'Exposition, mais nous avons cru devoir, avant tout, parler de tout ce qui pouvait intéresser nos compatriotes.

Avis d'Election.

POUR LE CONGRES 2E DISTRICT

Candidat régulier du parti démocratique, 2e District.

A. W. SLAYBACK.

Pour Juge de Probate.

M. **L. RASSIEUR** est candidat au poste de Juge Probate, pour le parti républicain.

POUR AUDITEUR DU COMTÉ.

Le **Gen. A. J. SMITH** est candidat au poste d'Auditeur du Comté de St. Louis, pour le parti républicain.

POUR SHERIFF.

M. EMILE THOMAS, le titulaire actuel, est le candidat du parti républicain au poste de Sheriff pour le comté de St. Louis.

Demandes d'Emploi.

Un jeune français, ouvrier brossier, désire un emploi quelconque. S'adresser à Désiré Doré, 904 Morgan street.

Un français teneur de livres désire un emploi quelconque dans une épicerie ou dans un magasin de nouveautés. S'adresser à Z. R. Lafleche, par l'intermédiaire de M. Archambault, chez M. Wm. Barr & Co.

Un jeune homme français, connaissant très bien l'article de Paris, ainsi que la vente et la fabrication des dentelles, rubans, fleurs et articles pour modes, désire se placer dans une maison de gros ou détail; peut donner de bonnes références. S'adresser au bureau de LA REPUBLIQUE.

MICHEL BOYER.

Parle's "Saloon"
No. 512 Walnut Str.
J. W. PARLE, Prop.
St. Louis, Mo.

W. E. KORTKAMP,
Marchand de
Poeles & Fournaises,
et fabricant de
Ustensiles en Cuivre
et en Fer Blanc,
2129, Franklin Avenue,
entre 21me et 22e rues.

JOHN MCGAFFEY. LOUIS A. STEBER.
McGaffey & Steber,
Avocats & Notaires Publics.
Office, No. 9, Temple Building, Fifth & Walnut.
On parle Anglais, Allemand et Français.

BERNHARD N. STERNBERG
"ETABLI EN 1864."
Agent d'Immeubles
NOTAIRE PUBLIC ET PROCUREUR,
Verificateur de Titres et Agent de Placements.
No. 609 Chesnut street.

Philippe Mc Ginnis,
MARECHAL FERRANT,
N. E. cor. Fifth and Gratiot sts.

Tony Faust,
HUITRES et LIQUEURS.
N. E. Cor. Fifth & Elm sts.

Laval & Claude,
Fabricants de
MIROIRS
De toutes sortes.
Glaces françaises, allemandes, anglaises et américaines.
On répare les vieux miroirs et on garantit l'ouvrage.
Prix modérés et travail consciencieux.
No. 19 S. Sixth St., S. Louis, Mo.

M. MATHIS
FERBLANTIER-CHAUDRONNIER,
1023 North Seventh st.

ANGLE LOCUST & FOURTH ST.
MONTRES,
DIAMANTS,
PENDULES,
BRONZES,
BIJOUX,
VASES,
ARGENTERIE,
BOITES A MUSIQUE,
SERVICES DE TABLE.
Nous offrons le plus bel assortiment des marchandises ci-dessus énumérées qu'il y ait dans les Etats de l'Ouest, et à des prix qui défient toute compétition.

MERMOD, JACCARD & CO.,
Angle Locust & Fourth St.
ODD FELLOWS HALL.
☞Nous expédions sur demande et gratuitement, un catalogue illustré de nos marchandises.
☞Specialité de réparations de Montres, Pendules et Boites à Musique.

F. COURVOISIER
BIJOUTIER-HORLOGER,
et Marchand de Montres, Pendules, Bijoux,
Main st. ent. St Louis et Randolph
CARONDELET.
Ayant une expérience de 20 ans dans le métier, et après un séjour de 10 ans chez Jaccard & Cie., je puis promettre satisfaction à ceux qui me feront l'honneur de leur clientèle.

F. E. MILTENBERGER
NOTAIRE PUBLIC,
Et COMMISSAIRE pour L'ILLINOIS.
404 N. Third Street.
(LUCAS BANK)

ST. LOUIS CITY EXPRESS
DE
WRIGHT.
Bureau General, 308, N. 6th st.
Cette Compagnie fait les affaires "d'express" en général, et à bon marché.
On fournit tout ce qui est nécessaire aux excursions de pêche.
On fait une spécialité du transport des malles.

NEW YORK
Dental Rooms.
[Trade Mark]
820 Washington Av., St. Louis.
Ratelier Ordinaire - - - $ 8,00
Ratelier Superfin - - - - 10,00
Plombage de Dents, Or, - 2,00
" " " Argent. 1,00
Extraction de dent. - - - 50
Les meilleurs dentistes en ville, qui ont été les premiers à se servir du gaz avec succès.—Extraction depuis 8 h. A. M. jusqu'à 5 h. P. M.—On extrait avec ou sans le gaz.
☞Un ratelier neuf pour $8,00.
Ouvrage garanti et Matériel supérieur.—Chambres au premier.
NEW YORK DENTAL ROOMS,
820 Washington Av., 3e porte de 9th st.
Se garder des imposteurs.

LEON MATALENE
Horloger de Paris
Specialité pour les réparations d'horlogerie de haute précision. Achat d'or et d'argent et de pierres fines.
315 Walnut Street.

JOHN BLOCH
Marchand de
VINS ET LIQUEURS
125 SPRUCE STREET.
Entre Main et Second.

Hilger & Frere,
Marchands
d'EPICERIES de CHOIX
Farines, Provisions, Vins, Liqueurs, Cigares, etc.
No. 900 Hickory, coin 9th street.

Nicholas Matter,
Marchand de
Gibier, Volailles, Fruits.
1539 South Seventh street, French Market.

VELOUTINE.
CH. FAY,
9, Rue de la Paix, Paris.

Poudre de Toilette
IMPALPABLE, ADHERENTE ET INVISIBLE,
Remplaçant les poudres de Riz et les fards avec avantage.
Une légère application suffit pour donner à la peau la fraicheur et le velouté de la jeunesse.
5 francs la boite complète avec houppe.
4 " " " sans "
Dépôt dans toutes les principales parfumeries.

MODOC DE MAAGBITTER.
Ce Grand Remède Botanique, récemment introduit sur le marché et hautement recommandé par tous ceux qui en ont fait un essai loyal, est actuellement sans rival dans tous les cas de débilité générale, de dyspepsie, crampes, coliques, diarrhée, insomnie, impureté du sang, et des maladies des femmes en général.—Dose—Une ou deux cuillerées avant chaque repas.
Vendu partout en détail et en gros par
CHARLES THIET, 704 South Fourth str. S. Louis. Mo

N. RAVOLD,
707, NORTH FOURTH STREET, ST. LOUIS, MO.
DESSINATEUR en Broderies, Soutaches et Monogrammes.
Spécialité pour LAYETTES d'enfants et articles de Broderies, tels que:
SOIES. SOUTACHES. COTONS, LAINES. ZEPHIRS, CANEVAS.
704 North Fourth St.
N. B. Dans la même maison, une modiste de premier ordre.
CHAPEAUX, PLUMES, RUBANS, et toutes sortes de NOUVEAUTES.

PENSION FRANCAISE
ETABLIE EN 1860.
FRANCOIS SIMON
PROPRIETAIRE.
310 South Main Street. *St. Louis, Mo.*

MOUND CITY WHITE LEAD AND COLOR WOKRS.
LEON BOUCHER & Cie.,
SUCCESSEURS DE
BOUCHER & WOLKEWITZ,
FABRICANTS DE
Blanc de Ceruse, Peinture, Mastic
ZINC, COULEURS DE TOUTES SORTES,
ET MARCHANDS DE
VERNIS, VITRES, HUILES, BROSSES, PINCEAUX.
Nos. 704 & 706, North SECOND Street, St. Louis, Mo.

WM. SURBLED,
Tailleur. Teinturier et Degraisseur
ACHETE VEND ET ECHANGE LES HABITS NEUFS ET D'OCCASION
No. 2 Sixth Steet. N. E. Cor. Market

MAISON FRANCAISE.
CASINO.
RESTAURANT ET SALON.
TABLE D'HOTE.
117 SOUTH FOURTH ST.
Leon Schuler Prop.

RIVOIRE & MOREAU,
IMPORTATEURS ET MARCHANDS DE
Vins Français et Americains
COGNACS, HUILE D'OLIVE.
Specialite de Liqueurs Americaines et Etrangeres
612 SPRUCE STREET, ST. LOUIS.
On delivre a Domicile.

Dans son trouble, elle alla jusqu'à conter l'aventure à l'ancien capitaine, qui devenait désormais son protecteur naturel. M. de Bélorgey trouva le fait bizarre, mais trop puéril pour qu'on se donnât la peine de s'y arrêter d'une manière sérieuse. Comme la jeune femme lors de la première lettre, il crut à la pensée d'une mystification.

—Ne vous arrêtez donc pas à de pareils enfantillages ajouta t-il. Cette écriture vous effraye; vous y voyez quelque chose de surnaturel. Sachez donc, ma chère belle, que nous sommes dans un temps fertile en ces sortes de miracles. Les récits prodigieux du comte de Saint-Germain sont d'hier; la fiole de Cagliostro fonctonne encore, pareillement avec le baquet de Mesmer. On a des procedés pour créer des merveilles, ce ne doit être qu'un jeu d'écolier que d'imiter l'écriture des morts.

Ces arguments tranquillisaient pleinement Mme Gorgeon.

A quelque temps de là, les six mois de veuvage étant expirés, le mariage de la jolie veuve avec le capitaine de Bélorgey fut célébré au faubourg Saint-Germain, dans l'église Saint-Thomas-d'Aquin.

Une vie nouvelle s'ouvrait pour Diane. Jeune, jolie, riche, heureuse, enviée de nouveau. elle ne se rappelait plus en rien son malheur passé, ni la circonstance des deux lettres. On oublie vite les mauvais jours, surtout pendant la lune de miel. Cette double suscription d'une épître énigmatique, écrite par une main semblable à celle de Gorgeon, n'avait plus laissé vestige dans son souvenir. Pour elle, autrefois était déjà quelque chose de fugitif et d'évanoui, une ride du vent sur le miroir d'un lac, une ondée du mois de mai, la note aiguë d'un oiseau de passage. Les fêtes recommençaient, le monde était plein de sourires. Pourquoi aurait-elle reporté son esprit vers le passé?

V

Dix ans s'étaient écoulés ainsi avec la rapidité d'un jour.

Un matin, la porte du boudoir s'ouvre.

Diane était en train de faire sa toilette.

Une femme de chambre était occupée à noyer dans ses beaux cheveux un de ces papillons d'or qui étaient si fort à la mode sur la fin du dix-huitième siècle.

—Un inconnu, dit un valet, demande à parler à madame pour affaire importante.

Diane mit à la hâte une robe de chambre, passa dans un petit salon de réception et dit d'introduire le visiteur.

Celui-là n'était autre que son premier mari, Gorgeon lui-même, qui persuadé que ses créanciers l'avaient absolument oublié, croyait pouvoir ressusciter enfin sans le moindre risque.

Après dix années d'un triste et pénible exil, l'ancien banqnier revenait, non d'Angléterre, mais de la Louisiane, où il avait reconstruit l'édifice de sa fortune. Les voyages, le travail, les privations, l'ennui avaient naturellement frappé ses traits d'une altération profonde. De noirs qu'ils avaient été au moment de sa fugue, ses cheveux étaient devenus blancs. Un long réseau de rides vieillissait son visage avant l'âge. Pour mettre le comble à la métamorphose, il s'était courbé légèrement, à la façon des octogénaires.

Dés qu'il fut introduit auprès de Mme de Bélorgey, il le pria de faire retirer sa femme de chambre.

—Ce que j'ai à vous dire, madame, exige qu'il y ait aucun témoin de notre entretien.

Une minute après:

—Nous sommes seuls, monsieur, dit Diane; puis-je savoir maintenant à qui j'ai l'honneur de parler et à quel motif je dois votre visite?

Pour toute réponse, l'ancien banquier fit tomber deux favoris postiches, enleva une sorte de manteau qui lui couvrait le corps, et d'un air pathétique il s'écria:

—Comment! Diane, tu ne reconnais pas Gorgeon, ton mari!

Ces paroles solennelles et cette scène inattendu tombaient sur la pauvre femme comme un coup de tonnerre.

Toutefois, Diane avait assez de force de caractère pour ne pas perdre son sang-froid.

—Monsieur, dit-elle en se rapprochant d'un cordon de sonnette, permettez moi de vous faire observer que personne de sensé ne saurait ajouter foi à ce que vous venez de dire. En conscience, l'imposture serait trop grossière. Gorgeon mon premier mari, s'est tiré un coup de pistolet dans la tête; c'est un fait connu de tout Paris. Il y 7 a dix ans qu'il a été inhumé au cimetière Montmartre par les soins de la justice. Un procès-verbal constate tous ces faits. Il faudrait être animé d'une foi bien robuste pour s'imaginer qu'il peut vivre encore.

Gorgeon ne put se défendre de sourire.

—Diane, t-dit-il, si quelqu'un doit avoir des doutes, ce n'est pas toi, pour qui tout a été combine.

Il raconta alors les faits tels qu'ils s'étaient passés, il n'omit aucun détail; il précisa enfin toutes les circonstances du suicide et de la fugue avec une si grande certitude d'affirmation que sa femme fut bien obligée d'ouvrir enfin les yeux à l'évidence.

—Ce n'est pas tout, ajouta-t-il, je t'ai écrit deux fois, sans signature et sans développement, mais c'était une nécessité de ma situation. La première lettre signifiait que j'étais en lieu de sûreté. Par la seconde j'essayais de te faire comprendre que j'avais refait ma fortune et que par conséquent, je me disposais à reparaître, ou, si tu l'aimes mieux, à ressusciter. Me voilà revenu; je vais reprendre et mon rang et ma fortune.

Diane, atterrée, ne savait plus que dire.

—Eh bien! reprit Gorgeon, tu ne te jettes point dans mes bras?

—Je vous ai déjà dit que j'étais remariée, répondit la pauvre femme.

Tout en pleurant, elle expliquait que, quand bien même celui qui lui parlait serait son ancien mari, elle ne pourrait se prêter à la revendicatiou qu'il projetait.

—La manière dont vous avez agi avec moi justifie assez ma conduite, reprit-elle. Non-seulement vous avez fait un éclat qui me rendrait la vie odieuse jusqu'à ma dernière heure, mais encore vous m'avez abandonnée sans savoir ce que je deviendrais. Tout m'autorisait à me remarier, vous en conviendrez. Serait-il naturel! maintenant que j'abandonnasse un homme honorable, le capitaine de Bélorgey, qui m a entourée de la plus garnde considération et du plus grand bien-être, pour retourner avec celui qui m'a rendu l'existence impossible.

Ici le prétendu mort éleva la voix, et, tout en faisant mine de se retirer:

—Eh bien! madame, dit-il, c'est aux lois, c'est aux magistrats que je vais avoir recours.

Gorgeon sortit la tête pleine de menaces

Au bout d'une heure, ainsi qu'il venait de l'annoncer, il ne redoutait pas de se présenter devant un des principaux magistrats, au quel il racontait de point en point toute son aventure.

—C'est vous, lui dit ce dernier, dont le suicide a fait quelque bruit il y a dix ans?

—Oui, monsieur, c'est moi-même; mais, en réalité, ce n'était qu'un feinte.

—Il y a des choses avec lesquelles on ne oue jamais, monsieur

—J'avais acheté mille écus un cadavre à un fossoyeur du Père-Lachaise, et, pour faire croire que je m'étais tué, j'avais fait sauter la cervelle du mort d'un coup de pistolet.

—Sortez d'ici! sortez vite! s'écria le magistrat; vous êtes un misérable, tout à la fois voleur, faussaire et violateur de la sépulture des morts. Si vous étiez arrêté, le moins qu'il pût vous arriver, ce serait d'être roué vif en place de Grève. Sortez, et, dans votre intérêt, ne remettez plus les pieds en France.

Gorgeon, mesurant d'un regard toute l'étendue de son crime, ne se fit pas répéter l'injonction. A peine avait-il eu le temps de retourner à son hôtel qu'il refaisait ses bagages et reprenait le chemin de l'Angleterre.

Cependant, avant de quitter Paris pour toujours, il ne pouvait s'empêcher de jeter un coup d'œil de regret sur le quartier qu'habitait Diane.

—Redevenir riche, ce n'est pas assez. J'aurais mieux fait de me tuer pour tout de bon. Pauvre fou d'avoir tout risqué pour une femme qui ne m'aimait pas! J'emporte avec moi le souvenir de cette Diane: cela équivaudra pour moi à mille morts.

Il partit là-dessus, et l'on n'entendit plus parler de lui.

PHILIBERT AUDEBRAND.

F. M. ALLEMAND
NOTAIRE PUBLIC.
410 N. Third Street.

J. B. Lamotte,
NOUVEAU "SALOON,"
S. E. cor. Myrtle & Sixth sts.
Bières, Vins et Liqueurs et Cigares constamment en mains.
Billard Americain.—Un restaurant est attaché à l'établissement.

PHILIPPE KOERPER,
Restaurant et Pension,
No. 1100, S. Fourth st., entre Chouteau av. et Convent st.
ST LOUIS, MO.

ETABLI EN 1849.
ECKER,
Restaurant
& Oyster Salon.
214 N. Fourth street.
Les meilleurs vins et liqueurs constamment en mains.
Salons particuliers pour repas et banquets.

CENTRAL NEWS EMPORIUM.
Willie H. Gray,
LIBRAIRE,
306 et 308 Olive street.
On trouve chez M. Gray les journaux français et americains et toutes les revues américaines et étrangères.

E. BALLIS
Marchand de
BEURRE. OEUFS, GIBIER
VOLAILLE, JAMBONS.
STAND 109 UNION MARKET

Les Récoltes de 1876 en France.

Un hiver précoce, froid, long; un mauvais printemps; un été assez court, sec, et chaud, telles ont été les conditions de température des récoltes de 1876. Aussi les craintes sur leurs résultats ont-elles été persistantes; elles ne sont pas encore dissipées. Pour se servir de l'expression cara[illegible] cultivateurs [illegible] plus haut point "jalouse," ce qui veut dire extrêmement inégale. Tel canton a une très abondante récolte; tel autre est maltraité. Il en est ainsi dans toute la France et a peu près dans toute l'Europe. Bien qu'il soit difficile de dresser aujourd'hui des statistiques complètes, on commence toutefois a posséder assez de renseignements pour être à même de se faire une idée à peu près exacte de l'ensemble des récoltes.

Cette jalousie, cette inégalité dans les résultats indique tout de suite qu'il ne faut pas compter sur une année extraordinaire, ni même sur une année vraiment bonne. Les excédants combleront les déficits; on aura une année moyenne. L'honorable ministre de l'agriculture ajoute: une bonne année moyenne. Peut-être est-il dans le vrai; mais personne n'en a encore la certitude.

Les seigles ont été favorisés. Ils ont vigoureusement resisté aux grands froids; ils ont fourni de bons rendements. Déjà les exportations considérables que la France fait d'habitude sont en voie de s'accomplir.

De même les orges. Elles ont été fort blanches, belles et abondantes.

Mais les avoines laissent beaucoup a désirer: leur qualité est si médiocre qu'elles ont subi une baisse assez sensible. Toutefois, les avoines de printemps, qui ne sont pas partout coupées, profitent des pluies de ces jours derniers.

La récolte du froment se caractérise par la diminution des gerbes, la médiocrité du rendement et l'extrême beauté du grain; cette beauté est telle qu'elle a mérité aux blés nouveaux une plus-value de 3 à 4 fr. par 100 kilogr. sur les blés vieux. Le poids est en moyenne de 80 par hecto. parfois de 86; mais cette supériorité du pain ne compense pas le déficit des gerbes et du rendement: elle l'atténue, sans pouvoir nous permettre d'espérer que la production totale puisse dépasser 86 à 88 millions d'hectolitres, soit une assez bonne année moyenne.

Il faut pour la consommation du pays 72 millions d'hectolitres: 15 pour les semences, 7 environ pour l'industrie et ce qui est inévitablement exporté ensemble 95 millions.

Il y aura donc un certain déficit; mais il faut compter ici avec deux éléments qui rétablissent et au delà la balance:

1e Les importations par Marseille et même celles par le Havre, car les Etats-Unis ont maintenant des froments a exporter; ces importations représentent toujours une moyenne normale de 4 à 5 millions d'hectolitres. Même en 1874, année d'une si grande production, la France a importé des blés.

2e. Les excédants des années précédentes, le ministre de l'agriculture les a évalués à 6 millions d'hectolitres. Nous avons tout lieu de penser que ce chiffre est d'une grande insuffisance. Sans parler, comme certaines personnes, de 40 millions d'hectolitres, nous n'hésitons pas à dire que l'excédant dépasse plutôt 15 millions d'hectolitres qu'il ne lui est inférieur.

En somme, en portant la récolte à 88 millions d'hectolitres, les réserves a 15; on voit que la France peut faire face sans embarras à tous ses besoins, y compris sa moyenne d'exportation, et que grâce aux importations normales de Marseille, il existera encore en 1877 un stock pour l'année suivante.

La France n'est pas aussi bien traitée qu'en 1874 et 1875; elle n'a pas toutefois à se plaindre, d'autant plus que les excellentes pluies de ces derniers jours ont fait un bien extraordinaire aux dernières avoines, aux maïs, aux pommes de terre et surtout aux betteraves et à la vigne.

La vigne a tenu comme toujours, tête au soleil, elle a meme prospéré et s'est refaite des bourgeons glacés de printemps. Le raisin a beaucoup grossi depuis quelques jours, on compte sur une récolte tardive, mais ordinaire, peut-être de bonne qualité.

Ainsi, l'année sera plutôt bonne que mauvaise.

En Europe, l'Angleterre et [illegible] Nord auront des déficits sérieux, mais la Russie méridionale, la Hongrie et les Etats-Unis combleront facilement les vides.

Les appréhensions qu'on a pu avoir en avril et mai dernier sont, par suite, sans fondement aujourd'hui. Les prix l'indiquent sur tous les marchés.

La seule recommandation à faire aux agriculteurs, qui nous font ainsi sentir l'importance de leur fonction économique, c'est de ne pas restreindre, d'augmenter au contraire, cette année, leurs emblavures; on pense qu'ils les ont amoindries l'automne dernier. Ils craignaient une diminution des prix. Les prix se sont soutenus partout. La liberté d'importation et d'exportation a donné aux prix une fixité et un taux que l'échelle mobile ne leur a jamais assurés.

Il est vrai que les agriculteurs peuvent répondre que plus on sème, plus il faut des engrais. Or nous avons encore l'heureuse idée d'imposer aux engrais d'assez lourds droits d'entrée. Les emblavures sont en raison directe des engrais dont l'agriculture dispose, et en raison inverse des impôts qu'on préleve sur les engrais.

Nous comptons bien que l'entrée en franchise de tous les engrais sera une des premières réformes de nos tarifs. Guanos, phosphates, superphosphates, cendres, os, vieux chiffe tout cela —c'est du pain.

L'Agriculture en France.

Le nombre d'hectares ensemencés en céréales n'a guère augmenté en France depuis 20 ans. D'après les statistiques officielles, nous avions, en 1840 15,099,000 hectares cultivés en céréales; 15,540,000 en 1850; 15,553,000 en 1860; et 15,354,000 en 1874. Sur divers points du territoire, la tendance de l'agriculteur est de transformer, quand il le peut, ses terres arables en prairies consacrées à l'élevage ou à l'engraissement du bétail. L'opération est rationnelle puisque la viande augmente sans cesse de valeur, alors que le prix des céréales reste stationnaire.

Mais si les surfaces ensemencées en céréales sont à peu près les mêmes, les quantités de grains récoltés ont toujours été en augmentant: de 132 millions d'hectolitres en 1815, elles s'élèvent à 238 millions en 1840, à 240 millions en 1850; à 257 millions en 1860, et à 289 millions en 1874.

Ces résultats font honneur à l'agriculture française, qui a pu depuis 1815, doubler les récoltes de céréales, alors que le nombre d'hectares ensemencés n'a augmenté que d'un sixième. On trouverait des résultats à peu près pareils pour tous les autres produits du sol. L'énergie du paysan français, sa persévérance opiniâtre viennent à bout de tous les obstacles.

Bulletin de New-York.

Trouvaille.

Voici les merveilleuse trouvaille qui vient d'être annoncée au *National* par un de ses abonnés de Brest:

Dernièrement, à une lieue environ de l'île Molène, qui, avec Ouessant et d'autres petites îles, forme un groupe à la pointe du Finistéri, les nommés Dupos (Victore,) patron, Carion, Jean, René et Omnes Yves, matelots, étaient à la pêche dans leur bateau le B. B. n. 678.

Le temps était beau et la mer calme, tout à coup ils aperçurent, se dirigeant vers eux, entraîné par le courant, un dépris de planche.

Le bois est chose précieuse, pour les habitants de Molène, où il n'existe pas un seul arbre, anssi se hâtèrent-ils de la saisir au passage et de la mettre dans leur canot.

Elle était couverte de plantes marines qu'ils enlevèrent et lorsqu'elle en fut dépouillés, ils aperçurent accroché à un clou, un lambeau de drap, contre lequel se trouvait une poche en toile et dans celle-ci, un morceau de papier qui enveloppait *quarante-huit* petites pierre, dont les moindres étaient de la grosseur de la tête d'une forte épingle, et les plus grosses, de la dimension d'un gland de chêne. Il y en avait seize de ce volume.

Etonnés de cette trouvaille, supposant que ces pierres, qui étaient enveloppées avec un certain soin, devaient avoir quelque valeur, ces marins s'empressèrent de les apporter au syndic qui, dans l'île, est le représentant de l'administration de la marine,

Le bruit de cette découverte se répandit aussitôt dans l'île; chacun accourut pour les voir, et les plus avisés ayant exprimé l'opinion que ces pierres pouvaient bien être des diamants, on en fit immédiatement l'épreuve en les essayant sur un vitre, qui fut rayée très facilement. Dés lors, il ne resta plus de doute, et effectivement il a été reconnu depuis que ce sont bien quarante-huit diamants, mais à l'état brut.

Le syndic s'empressa de les faire parvenir, par la voie hiérarchique, à son administration, et depuis ils sont déposés à la Caisse des gens de mer, à Brest, pour être remis aux ayant-droit, dans le cas où on les retrouverait; mais, dans tout état de choses, pour, les délais étant expirés, être payée aux sauveteurs l'indemnité qui leur est attribuée par les règlements.

Plusieurs naufrages qui sont connus, et probablement encore bien d'autres qui ne l'ont pas été, ont eu lieu sur nos dangereuses côtes; je suppose qu'un des infortunés qui se trouvaient sur un de ces navires est parvenu à atteindre à la nage, le morceau de bois en question; que, pensant qu'avec son aide il pourrait se soutenir sur l'eau, il s'est dépouillée de ses vêtements pour nager plus facilement, et qu'ayant arraché la poche qui contenait son précieux dépôt, il l'a accrochée au clou auquel on l'a trouvé fixée, mais qu'ensuite la lassitude étant survenue, il a été obligé de lâcher prise et de subir son malheureux sort.

La *Gazette de Strasbourg* (organe officiel du gouvernement) publie un avertissement aux parents alsaciens qui envoient leurs enfants dans les lycées de France. Cet avertissement, après avoir constaté que le nombre des certificats d'émigration délivrés aux jeunes gens va croissant il y en avait 479 en 1873, 755 en 2874 et 811 en 1875), ajoute que "les parents qui envoient leurs enfants dans des écoles à l'étrant ger avec l'intention de les faire renoncer plus tard *à leur patrie*, ne devraient pas être surpris de voir qu'on ne prend pas en grande considération leur désir d'avoir leurs enfants près deux pendant les vacances."

Voilà les les Alsaciens bien et dûment prévenus. S'ils veuleut que leurs fils restent Français, ils ne les verront plus. Bientôt on entourera l'Alsace d'un mur comme la Chine; on ne permettra à personne d'en sortir, et on n'y laissera entrer que de bons et fidèles sujets de Sa majesté omnipotente l'empereur de toutes les Allemagnes.

On écrit de Metz, le 12 septembre, au *Journal d'Alsace:*

Jeudi, 7 septembre, a eu lieu, comme les années précédentes, à la cathédrale, un service funèbre en mémoire des soldats français morts sous les murs de Metz et pendant le blocus de notre ville. C'est le 7 septembre 1871 qu'a été inauguré, au cimetière Chambière, le monument consacré à ces braves, trahis par la fortune et dont un grand nombre dorment du dernier sommeil dans ce champ de repos.

Le service funèbre, commencé à dix heures, a duré environ une heure.

M. le maire et MM. les adjoints et conseillers municipaux, ainsi qu'un grand nombre de personnes, assistaient, comme de coutume, à la cérémonie. En quittant la cathédrale, MM. le maire et les adjoints se sont rendus au cimetière pour déposer une couronne d'immortelles sur le monument, qui, ainsi que les autres pierres tumulaires, portait déjà de nombreux témoignages de regrets, dépssés par des mains pieuses.

EXPOSITION DU CENTENAIRE.

PHILADELPHIE, PA.

Cette grande Exposition internationale, destinée à célébrer le centième anniversaire de l'Indépendance américaine fut inaugurée le 10 mai et sera close le 10 novembre 1876. Toutes les nations du monde ont participé à cette imposante démonstration, et ont formé ainsi la collection la plus complete d'œuvres d'art, d'inventions mécaniques, de produits de l'industrie et de l'agriculture, qui ait jamais été réunie jusqu'à ce jour. L'emplacement consacré à l'Exposition comprend 450 acres, faisant partie du Fairmount Park, et situé sur la ligne du "CHEMIN DE FER DE LA PENNSYLVANIE". Pendant les trente jours suivant l'ouverture de l'Exposition, plus de douze cent cinquante mille personnes l'ont visitée.

Le Chemin de fer de la Pennsylvanie.

La grande ligne qui porte la MALLE DES ETATS-UNIS est la voie la plus directe et la plus économique pour aller à Philadelphie. La compagnie s'est arrangée de manière à ce que ses trains déposent les voyageurs à l'entrée principale de l'Exposition, dans une gare spéciale construite à cet effet.

☞Le CHEMIN DE FER DE LA PENNSYLVANIE offre aux voyageurs, outre de la vitesse, la sécurité la plus complète et le confort le plus recherché. Le pays qu'il traverse est des plus pittoresques, et les Buffets le long de la ligne ont une réputation justement établie.

☞Des billets d'Excursion, à prix réduits, sont vendus aux principales stations.

☞Ne manquez pas de prendre vos billets "via" le CHEMIN DE FER DE LA PENNSYLVANIE.

FRANK THOMSON,
"Directeur Général"
D. M. BOYD, JR.,
"Agent Général pour les voyageurs."

JULES C. LACHANCE,
Peintre en Batiments.
Peintre d'Enseignes,
Tapissier et Entrepreneur
DE
TRAVAUX EN PEINTURE.
720 Washinton Av

A. HEYD,
MARCHAND EPICIER,
616 Spruce Street.
Livraison à Domicile.

HURST'S
EUROPEAN HOTEL
Corner Fourth and Locust Sts.,St Louis Mo
Chambres élégantes pour 75 Cts. et $1,00 par jour.
Un Restaurant de première classe est attaché à l'hotel .Cuisine de premier choix et prix modérés.

HOTEL DE LA MARINE
Restaurant Francais,
149 BLECKER ST. - NEW-YORK
Table d'Hôte à midi et de 5h. 1-2 à 7 1-2
CAFE ET BILLARDS.
A. DeLaporte, Propriétaire
(Seccesseur de J. LARRU.)
☞Les Journaux Français des Etats-Unis, du Canada et de la France, etc., etc., sont reçus régulièrement.
Interprète et renseignements obtenus gratis.
23 oct b p t

PAPIERRIGOLLOT
OU MOUTARDE EN FEUILLE
POUR SINAPISMES
MEDAILLE DE BRONZE
Médaille d'Argent.
Paris, 1855 Hâvre, 1868
1868 MEDAILLE D'OR 1872
Lyon, 1872.

Cette nouvelle forme de sinapisme, propre, commode, d'une action toujours certaine, a été adoptée par les hôpitaux de Paris, par le ministère de la guerre, dans le service des ambulances et hôpitaux militaires, et après dix mois d'expériences en mer, par le conseil de santé de la marine française.
A l'étranger, le **Papier Rigollot** a également fait son chemin; l'amirauté anglaise en a prescrit l'usage à bord des navires de l'Etat, plusieurs hôpitaux civils de Londres l'ont adopté à l'exclusion de tous les autres; les hopitaux de Vienne (Autriche) ont mitéceux de Londres, enfin l'hôpital général de Constantinople a suivi l'exemple des hôpitaux que nous venons d'énumérer.
Ces faits sont une démonstration irrécusable des qualités de ce nouveau produit.
Se méfier des contrefaçons et exiger la signature: F. RIGOLLOT
Paris 24, Avenue Victoria— Paris
et dans toutes les pharmacies.

Restaurant
FRANCAIS
TENU PAR
H. C. MARLIAVE,
NO. 21 BOYLSTON SQUARE,
BOSTON, MASS.
Table d'Hôte à 12 hrs et 6 1-2.



CRAMER, GROSS & CO.,
ARTISTES PHOTOGRAPHES.
Photographies de haut goût au comptant.—No. 1001 S. Fifth str., cor. Chouteau av.—☞On parle français.

A. FROUSSARD,
Successeur de
P. REYNARD.



INSECTICIDE
Détruit les Punaises, Fourmis, Puces, Mouches, Moustiques, et tous les insectes nuisibles. Pâte phosphorique pour la destruction des rats et souris.
DEPOT 323 OLIVE ST.

F. JACQUEMIN,
FLEURS ARTIFICIELLES.
Fabricant de
Plumes d'Autruche
ET
Plumes Naturelles
De toutes les especes d'oiseaux.
☞Spécialité de Fleurs pour parures de noce et pour décorations.—On blanchit, teint et répare les plumes d'autruche.
Fabrique et Magasin No. 306 North Fifth Street.


C. ROUSSEAU,
ARCHITECTE,
114 Washington Avenue
M. Rousseau se charge de fournir des plans nécessaires pour la construction de bâtisses de tous genres.—Se charge aussi de la direction des travaux.


M. J. DARCEL,
PERRUQUIER ET COIFFEUR DE DAMES.
Un bel assortiment de
NATTES, CHIGNONS et BOUCLES de CHEVEUX
En Gros et en Detail.
On exécute, sur commande, tous les ouvrages en cheveux et on garantit satisfaction.
Reçoit les modes de Paris trois fois par mois.
La Maison Darcel a reçu huit recompenses aux expositions de St. Louis.
524 Olive Street, Corner Sixth, St. Louis, Mo.

J. A. SCHULTZ
ESTAMPES ET BRODERIES.
FABRIQUE DE
Patrons et de Marchandises Estampees
IMPORTATEUR DE
SOIE A BRODER, CHENILLES, LAINE ZEPHIR, TOILES, CANEVAS.
209 North 5th Street, entre Pine & Olive.

AU RENDEZ-VOUS.
SALON. BILLARD.
319, SOUTH SEVENTH STREET, ST. LOUIS, Mo.
On tient toujours en vente les meilleures qualités de vins, liqueurs, cigares, etc.
JOQUEL & MOTTE Prop.

CONTINENTAL BANK DE ST. LOUIS.
CAPITAL $250,000.00.
Continental Building, 411 N. Third St.
DIRECTEURS
T. B. EDGAR, J. CHEEVER, C. S. FREEBORN,
JOSEPH SHIPPEN, J. M. THOMPSON, E. H. WHEEDON.
Nous avons l'honneur d'informer les personnes qui désirent placer leurs capitaux avec profit et sûreté, que nous nous chargeons de négocier les valeurs du gouvernement des Etats Unis et autres valeurs de première classe.
F. B. EDGAR, Président. EMILE KARST, Caissier.

ELM STREET HOUSE.
PENSION FRANCAISE
C. CLAUDE Proprietaire,
COIN SUD-OUST D'ELM, ST, LOUIS, MO.
Spécialité de Vins, Liqueurs et Cigars de toute espèce.

RIVOIRE & MOREAU,
IMPORTATEURS ET MARCHANDS DE
Vins Français et Americains
COGNACS, HUILE D'OLIVE.
Specialite de Liqueurs Americaines et Etrangeres
612 SPRUCE STREET, ST. LOUIS.
On delivre a Domicile.

"TOUJOURS EN AVANT."
Judge's Report, Amer. Inst., 1875.

LES
CONTRASTES SUIVANTS
ENTRE LA
Machine Silencieuse
NEW AUTOMATIC,
WILLCOX & GEBBS

—Et les autres machines à coudre méritent l'étude sérieuse des personnes intéressées comme cette nouvelle machine présente tous les avantages des dernières inventions et que c'est avant tout

UNE MACHINE POUR LA FAMILLE.

C'EST LA SEULE MACHINE

—QUI puisse être conduite par tous les membres d'une famille sans crainte d'en déranger le mécanisme;

—Qui a une "tension automatique" et qui s'adapte à toutes les espèces d'étoffes;

—Qui fait un point régulier, sans qu'il soit besoin d'un travail préléminaire pour en régler la longueur;

—ABSOLUMENT SILENCIEUSE;

—LA plus facile à conduire, sans qu'il en résulte de fatigue ou de maladies dans les jambes.

—Le mécanisme le plus simple.—Un enfant peut, dès les premières leçons s'en servir avec sécurité,

—solidité du mécanisme et garantie du métal dont on se sert pour la fabriquer.

—PLAQUAGE en "Nickel" sur toutes les parties exposées à la rouille.
—TOUJOURS prête à l'ouvrage et fait une couture élastique forte et magnifique.

LA MACHINE WILLCOX & GIBBS

A de plus les Avantages Suivants:

—LA MEILLEURE AIGUILLE, droite, courte et qui a l'avantage de s'ajuster par un mécanisme des plus simple,

—LES OUTILS de la dernière perfection et pour tous les genres d'ouvrage.

—UN FREIN breveté qui empêche le mécanisme de se mettre en mouvement.

—UNE PEDALE perfectionnée et une Gardr-robe pour empêcher le frottement des roues sur les vêtements.

—La machine Wilcox & Gibbs peut faire 3,000 points, à la minute sans rompre le fil ou déranger l'aiguille.

—D'une forme élégante et construite de bois de prix.

—Cette machine a reçu la médaille "Scott Legacy" l'institut Franklin de la Pensylvanie et la grande médaille d'or pour le progrès de "l'American" Institute, en Novembre 1875.

—Ne pas acheter d'aiguilles contrefaites. Nos aiguilles sont estampées, "Pat. March 19,1861" Toutes les autres sont contrefaites. On expédie les aiguilles et le fil par la poste.

LA REPUTATION D'EXCELLENCE
Willcox & Gibbs Sewing Machine Company
est une garantie suffisante de la véracité de l'exposé que nous faisons plus haut des avantages de cette machine.
On distribue gratuitement des CATALOGUES ILLUSTRES
S'adresser à
Willcox & Gibbs S. M. Co.,
LINDELL HOTEL Building, 609, N. Sixth street.